

TRAVAIL DE GROUPE

N° 5

(JUILLET - AOUT 1957)

SOMMAIRE

	<u>page</u>
LE JARDIN DE L'EXISTENTIALISME	1
DANSE DES FANTOCHES	14
THEORIE ET ACTIVISME	32
ELEMENTS DE L'ECONOMIE MARXISTE (IV)	38

LE JARDIN DE L' EXISTENTIALISME

Pour un observateur attentif à l'évolution de notre société, qui jugerait les données qui lui sont fournies d'une manière immédiate sans chercher à voir ce qui les sous-tend, en un mot qui enregistrerait, par exemple, toutes les déclarations de nos grands hommes, pourrait se pénétrer de cette vérité: nous sommes arrivés au plus haut point de la civilisation. En effet, pour le commun des mortels (un mortel doit être aussi bourgeois) l'évolution de l'humanité se fait de la barbarie vers la civilisation. Or, qu'est ce qui caractérise cette dernière sinon la capacité de chacun de donner son avis (en pleine conscience) sur la politique, à faire preuve d'émulation pour trouver la solution la plus "rationnelle" au développement de l'humanité. Que Proudhon - pour lui l'émulation n'est pas autre chose que la concurrence et la concurrence c'est "l'émulation commerciale " - et Krusciov soient contents, le principe de l'émulation n'a jamais été aussi à la mode que de nos jours. Mais pour nous, restés encore loin dans la barbarie, un problème se pose : comment se fait-il qu'il en soit ainsi, quel est le facteur de cette progression brillante. Tout de suite nous répondons : tous sont de profonds émulateurs pour enterrer la théorie marxiste, pour dire que le capitalisme est le meilleur des mondes, oui.... mais pour écorcher le prolétariat. Le règne de la Justice est arrivé M. Proudhon, et le marxisme, cet enfant gâté, vient d'être condamné devant vos hautes instances et vos dignes représentants : Krusciov Eisenhower et tous les logiciens moins fameux du stalinisme, de l'anti-stalinisme, du krusciovisme, de l'anti-krusciovisme; tous unanimement d'accord pour crier haro sur le prolétaire.

Accusé, vous êtes coupable d'avoir déclaré que le système capitaliste augmentait la masse de la misère. C'est nier tout le développement actuel du capitalisme américain qui dispense le bien-être à toutes les couches de la population. Vous n'avez pour vous défendre que ces soi-disant marxistes français avec leur théorie de la misère absolue - mais dont tout le monde sait qu'ils ne sont que de vieux dogmatiques invétérés - ce n'est là d'ailleurs que le reste d'un vieux dada. En fait, ils reconnaissent maintenant qu'on ne peut pas tout prévoir, qu'on ne peut pas s'extraire de l'ambiance de son époque, mais que le marxisme se dépasse lui-même et peut donc expliquer les données actuelles. La preuve en est fournie par nos travaux à nous, " marxistes français " : Le dialogue avec les éléments de l'intel-

ligentsia française a été coupé, alors qu'il " était facile à maintenir et à entretenir. En effet, le terrain commun existait". (1). Cette rupture était due au jdanovisme. De telle sorte que le marxisme officiel n'est pas un vrai "marxisme créateur", mais il semble " qu'il meurt d'ennui, dans l'ennui, par l'ennui " (2) que les travaux les plus importants de ces dernières années ont été "signés de jésuites", " et que voilà où nous en sommes. Crise du marxisme? Crise finale ou crise de croissance ? Ni l'une ni l'autre, situation nouvelle

L'accusation semble triompher, mais voilà que le non-marxisme officiel, le non-marxisme non créateur et le non marxisme non officiel (le non officiel est représenté, pour Lefevre, par Naville et Goldmann) enfle la voix pour dire sous forme fleurie imagée, une chose très vieille :

" Les classiques du marxisme nous ont laissé des plans,
" des matériaux, des pierres taillées, des pans de murs.
" Ceux qui sont venus ensuite ont dénudé un ou deux pans
" de murs, dispersés ou, au contraire, mis en tas informe
" quelques uns des matériaux. Peut-être ont-ils ajouté quand
" même quelques blocs ou quelques bas-reliefs. A nous main-
" tenant, de reprendre l'ouvrage et de construire un palais
" de tous côtés à la lumière, à l'air, aux peuples. Chaque
" génération future, chaque pays pourra ajouter à ce palais,
" sans fin, une aile ou un bâtiment. "

Que devient la révolution communiste, logera-t-elle pour rêver, dans une aile de ce palais? Ne soyons pas trop exigeants. N'est-ce pas là un beau marxisme existentialiste!? Son principe de vie est : reniement des principes et ajustement de la ligne théorique à toutes les situations contingentes.

Les accusateurs passent outre à tous ces beaux discours vous avez dit que le capitalisme irait vers une crise terrible et que par l'assaut révolutionnaire des masses il serait renversé et que sur lui serait construit une nouvelle société; voyez la Russie où se retrouvent toutes les disciplines sociales dont Marx promettait la suppression.

A cela nos "marxistes " répondent de la même façon que précédemment et ils ajoutent que Marx ne connaissait pas les

-
- (1) - Article de Henri LEFEVRE dans la revue littéraire polonaise Tworczośc, reproduit dans France - Observateur.
- (2) - Position des "anti-marxistes officiels" en l'occurrence MERLEAU PONTY et SARTRE.

"voies nationales au socialisme". Et alors tous en chœur de proposer leur théorie du passage non-violent à la nouvelle phase de production. Nous ne pouvons pas nous abstraire de l'existence du capitalisme en général, même pas de capitalismes particuliers, nationaux; nous devons enregistrer ses actes et essayer de voir quand il ne donne plus signe de vie, pour alors entrer sur la scène de l'histoire, car ce qui compte c'est que nous connaissions la phase future, que nous soyons éclairés par elle. Tous donc de proclamer l'existence du capitalisme, chose que d'ailleurs le marxisme n'a jamais nié. Mais proclamer cela c'est affirmer l'existence du prolétariat, ils enlèvent à celui-ci la perspective classique marxiste (comme nous venons de le voir), quel rôle lui offre-t-on en échange? Absolument logiques sont les bourgeois qui pensent qu'il doit avoir celui d'hygiéniste de la société actuelle, par exemple, en ce qui concerne les monopoles: élimination (grâce aux révoltes) des mauvais côtés de ceux-ci pour un retour à l'harmonie (1).

Avec leur sagesse millénaire, les communistes chinois plus pudiques et moins "matérialistes", sont tout aussi conséquents. Ils disent, pour illustrer leur slogan "laissons fleurir toutes les fleurs":

"Le marxisme est favorable à l'expression de toutes les vérités, car toute vérité l'enrichit... que celui qui l'exprime soit son partisan ou son adversaire." (2)

Comment concilier cette tolérance fleurie avec le dogmatique et le sectarisme de la période précédente?

Tout simplement grâce à cette philosophie transposée sur le plan politique. L'existentialisme. Tous ces gens en effet, accusateurs ou défenseurs acceptent une donnée du marxisme, la donnée immédiate (la moins dangereuse), le fait du capitalisme. Et ils étudient son existence en suivant à la bourse ses pulsations vitales. La plupart d'entr'eux sont des existentialistes qui s'ignorent (nous en avons montré déjà quelques échantillons), mais le monde lui-même est existentialiste sans le savoir. Le marxisme voulait prévoir et anticiper: cela est impossible car les hommes sont liés aux données du présent. Seule une théorie existentialiste peut expliquer notre monde.

-
- (1) Nous n'avons pas ici la place de réfuter ce récent argument, nous dirons simplement ceci: ils admettent en définitive une très vieille histoire, le capital et l'ouvrier sont indissolublement liés et - ajoutons-nous - si on reste dans le cadre de ce dualisme, on ne peut que guérir certains maux, jamais détruire le mal lui-même. Autre évidence, ce sont les apologistes de ce mal.
- (2) Article dans le Jenminjibac: organe du P.C.Chinois, cité dans France-Observateur (13.5.57).

Cette position qui présente, pour les philistins, l'avantage de les dégager de tout engagement pour l'avenir et de sauvegarder le fait du passé, réconcilie tous les contradicteurs. Ils ont trouvé la théorie qu'on doit substituer ou concilier avec le marxisme pour expliquer les difficultés de la société actuelle. De plus elle a le mérite inappréciable, pour eux, de réintroduire la liberté de l'individu dans le devenir social.

Le débat est clos : tout le monde est d'accord, le marxisme est une théorie qui peut s'intégrer dans le bagage de l'humanité à condition de l'amender, de le rafistoler, de le mettre à jour nu de le radouber . Et, tous retournent adorer la déesse émulation, fille de la Démocratie Universelle.

Première et irréparable erreur des juges et des défenseurs l'accusé n'a pas comparu. On ne fait pas le procès du marxisme, le procès fut en fait celui de la décadence bourgeoise, vieille histoire pour le marxisme authentique qui en fit un réquisitoire bien autrement impitoyable.

Dans le "Manifeste des communistes K. Marx et F. Engels ont mis en évidence le facteur hautement progressif de la révolution bourgeoise; mais ils ont en même temps dévoilé toute la misère qu'il en résultait pour la plus grande partie de la population. Ensuite ils ont prouvé qu'à partir de 1871 (pour l'aire euro-américaine) la bourgeoisie avait accompli son cycle. A partir de ce moment-là a commencé sa phase de décadence. Mais avait-elle, même à l'époque de ces beaux jours, dispensé le bien-être à toute la population. En 1844 Marx écrivait :

" L'homme recommence à loger dans des cavernes, mais elles
" sont maintenant empoisonnées par l'ignoble souffle pestilenciel
" de la civilisation, et l'ouvrier ne les habite plus qu'à titre
" précaire et elles sont pour lui une puissance étrangère qui peut
" lui faire défaut d'un jour à l'autre, et il peut aussi, d'un jour
" à l'autre, en être expulsé s'il ne paie pas. Cette maison de mort
" il faut qu'il la paie "

Avait-elle, grâce au machinisme, diminué le dur labeur humain, c'est-à-dire de l'ouvrier.

" La machine s'adapte à la faiblesse de l'homme pour faire de l'homme faible une machine " (Marx, pages 51/52 et 53 du tome VI des oeuvres philosophiques).

Le schéma marxiste de l'accumulation de la richesse à un pôle et de la misère à l'autre est valable. Si le phénomène d'expropriation semble mis en défaut, aujourd'hui par celui de réappropriation (kolkhosianisation), l'invertiture de l'existence augmente tout le temps :

" Le nombre des prolétaires et leur misère s'accroissent de plus en plus. Cela, affirmé d'une façon aussi absolue n'est pas exact. Il est possible que l'organisation des travailleurs, leur résistance toujours croissante opposent une certaine digue à l'accroissement de la misère. Mais ce qui grandit certainement c'est l'incertitude de l'existence" (Engels : Critique au programme d'Erfurt, page 81)

Marx a dit que les philosophes "interprétaient le monde " alors qu'il s'agit de le "transformer". Actuellement les pseudo-philosophes existentialistes font de même, ils interprètent cette " incertitude de l'existence". Non pas celle de l'ouvrier, car quoiqu'ils se disent héritiers du marxisme - celui-ci est d'après eux " le milieu culturel " d'où est issu l'existentialisme " (1) ils ne défendent pas les intérêts du prolétariat. Ils défendent leur propre existence et celle de cette société car, si même on assure une certaine réserve à l'ouvrier, l'incertitude générale de la société bourgeoise n'en demeure pas moins . C'est celle-là qu'inconsciemment ils théorisent.

Les accusateurs du marxisme ne se sont pas seulement trompés sur l'identité de l'inculpé, croyant s'en prendre au socialisme alors que c'est au capitalisme qu'il fallait imputer les faits reprochés, ils commettent une erreur encore plus grande à l'égard des principaux chefs d'accusation. Ils reprochent aux tenants du stalinisme " ancien style " leur autoritarisme, ils s'indignent de la violence qui fut déployée par les jeunes régimes asiatiques, qu'ils identifient à des produits de la révolution communiste. Or s'il est un rôle historique du capitalisme qui mérite le respect même de la part de son ennemi mortel, le prolétariat, c'est bien celui qu'il a rempli autrefois dans la vieille Europe et qu'il remplit aujourd'hui encore dans l'Orient où il bouleverse les structures sociales archaïques et figées, et impulse prodigieusement l'essor des forces productives. Et si le mouvement staliniste eut quelque chose de positif, c'est justement par l'usage conscient de la violence et de la dictature russe : le grief qu'on doit faire aux hommes de Moscou n'étant pas d'y avoir employé la plus grande fermeté mais d'y avoir sacrifié la révolution internationale socialiste, d'avoir remplacé la dictature par la démocratie, forme excellente pour noyer les intérêts du prolétariat dans ceux du peuple.

La commune nature sociale des actuels critiques et pseudo-défenseurs du marxisme se révèle dans le fait qu'après lui avoir reproché l'excès dans la violence, ces gens applaudissent par contre au repentir de leur accusé ou client, saluant notamment l'évolution de ce faux marxisme chinois juste au moment où celui-ci se met à prêcher l'éclectisme et le respect des opinions démontrant par sa

(1) Expression de Sartre citée par Naville dans France-Observateur (19.4.56).

pusillanimité, son recul devant le radicalisme, de son oeuvre propre qui n'est en rien le terrible représentant de la révolution socialiste que la bourgeoisie occidentale redoutait, mais simplement le produit adultérin du capitalisme et de la contre-révolution internationale. On trouvera un exemple convaincant dans l'attitude des dirigeants chinois à l'égard de la doctrine dont ils réclament. Ils préconisent la plus large tolérance idéologique et assignent à la théorie marxiste non pas de vaincre mais de convaincre. La victoire disent-ils ne s'obtiendra que " dans la mesure où le marxisme représente la vérité scientifique objective "(1). Mais ce n'est là qu'une misérable spéculation : si le marxisme représente effectivement une analyse scientifique et objective de la société et de son développement, il établit surtout le lien fondamental de causalité entre les contrastes sociaux qui découlent du mode de production, et la manifestation sociale et politique des masses qui en sont l'expression historique. Le marxisme ce n'est pas seulement " l'analyse objective " des rapports de production, c'est aussi la projection d'une forme sociale nouvelle, émancipée des lois de l'économie marchande et c'est également le programme pour l'atteindre, c'est-à-dire le groupement de la classe révolutionnaire autour d'un parti, et le monopole de la violence sociale, tout le contraire donc de la " liberté d'opinion". L'amputer de cette violence et de cette intolérance c'est le réduire à une opinion parmi tant d'autres une volition ou un espoir, mais non une prévision sûre, une anticipation du devenir historique humain.

Le dernier mot de la " mise à jour " du marxisme ce serait donc ce retour à l'idéologie sorélienne : le socialisme est un mythe une idée-force capable de mobiliser les masses mais sans dépendance réelle à l'égard du déterminisme économique. Plus séduisante par son scientisme est la théorie qui englobe les données économiques : l'individu aura un mythe déterminé, mais en définitive, c'est toujours la projection de celui-ci dans le futur, qui peut amener une conduite réelle. Cette théorie c'est l'existentialisme : mais quel est donc ce nouveau-venu - auquel nous avons été obligés auparavant de faire allusion ?

" La philosophie existentielle consiste, comme son nom l'indique, à prendre pour théorie, non seulement la connaissance ou la conscience comprises comme une activité qui pose les objets immanents et transparents en pleine autonomie, mais l'existence, c'est-à-dire une activité donnée pour elle-même dans une situation naturelle et historique, tout autant incapable de s'en extraire que de s'y réduire. La connaissance se trouve reliée à la totalité de la praxis humaine et, pour ainsi dire, lestée par elle. Le "sujet"

(1) - Le Jenminjibac, Organe du P.C. cité dans France-Observateur (23.5.57).

" n'est plus seulement le sujet épistémologique, mais le sujet humain
" qui, au moyen d'une continuelle dialectique, pense selon sa situa-
" tion, forme ses catégories au contact de son expérience, et modifie
" cette situation sous l'effet du sens qu'il lui attribue " (1)

" Ceci peut sembler compliqué, mais c'est simple et
" surtout très vieux (2). Il s'agit de briser des lances pour les
" positions habituelles qui font le jeu des ventres pleins et des
" poitrines rassasiées des porte-drapeaux du commandement et du
" pouvoir. D'un côté, on veut encore une fois affirmer l'impossibi-
" lité de traiter dans des conclusions générales et sûres la réalité
" qui nous entoure, de celle cosmique à celle sociale, d'établir des
" rapports de causalité et de déterminations permettant de lancer
" des regards et des programmes à cheval sur l'avenir. D'un autre
" côté on tend, encore et toujours, de donner à l'individu humain
" l'illusion de la possibilité de se soustraire aux déterminations
" du milieu ambiant, à le reporter sur le plan de l'initiative et de
" la liberté à une époque où, comme jamais ce ne le fut, il est haché
" et broyé (même atomisé !), rempli et bourré idéologiquement d'une
" gamme sans précédent de mensonges et de boniments, à une époque où
" il est à la fois pris et tenté par les colonnes imprimées et sono-
" res qui l'abrutissent, ivre d'illusions optiques et acoustiques,
" manoeuvré et entouré, sans égards, de toute part, et par les côtés
" qui apparaîtraient comme les poins accessibles ".

L'existentialisme se limite à exploiter le fait réel
" que le marxisme a fait lui aussi une critique générale de tous
les systèmes philosophiques qui prétendent rendre la réalité en
cuisinant des formules absolues, et, qui affirmant avoir atteint
dans leur effort de connaissance les essences premières, les dé-
finissent comme des déités transcendant notre sphère humaine, des
propriétés immanentes dirigeant notre pensée, ou les réduisent à
une acceptation abstraite de la matière physique contenant le dé-
veloppement de toutes les formes, ou attendant d'être fécondée par
un dieu ou par l'Idée. On joue sur la thèse du déterminisme marxis-
te qui explique les stades de la connaissance humaine par les in-
fluences de l'ambiance matérielle et sociale, pour en arriver à
l'impossibilité de la connaissance et de la science. La pensée de
l'époque révolutionnaire bourgeoise avait atteint en brisant l'au-
torité des dogmes sur lesquels reposait le pouvoir des classes en-
nemies, la possibilité d'une connaissance de la nature et de ses
relations en fondant la science moderne; la pensée du prolétariat

-
- (1)- l'intérêt de cette citation qui a le mérite d'être une des plus
heureuses, découle justement qu'elle émane d'un penseur du "marxisme
officiel".
- (2)- La citation que nous faisons ici est extraite de l'article paru
dans la revue italienne Prométéo (Novembre-décembre 1948).

révolutionnaire traite avec la même iconoclastie de vieux mensonges la domination des faits humains, et, en construit une connaissance et une science, c'est-à-dire qu'il en déclare investigables et perceptibles les rapports et les processus généraux.

Ceci n'est pas fait pour plaire à l'ordre établi et à ses serviteurs, c'est alors que surgit la mode du mouvement anti-scientifique. Ce n'est pas ici que nous pouvons clairement poser le problème de la connaissance et de la science dans la méthode marxiste et passer au crible la soi-disant direction anti-causaliste et indéterministe de la science physique moderne, avec les considérations méthodologiques qui s'en suivent sur la portée de la science sociale. Une telle étude exige tout d'abord, de la part de l'auteur, une connaissance des recherches modernes, et en plus de la part du lecteur, une certaine familiarité avec l'ardu mais nécessaire appareil mathématique. Mais à la suite de l'Anti-Dühring d'Engels et du Matérialisme et emperiocriticisme de Lénine, l'école marxiste devra préparer cette étude.

La thèse à laquelle arrivera l'auteur de cette laborieuse étude, après avoir passé en revue les objections anti-déterministes et subjectivistes de tous les bords, est celle-ci : possibilité de la connaissance objective, c'est-à-dire d'une investigation générale des relations propres de la nature et de l'histoire humaine. On ne dira plus que l'instrument d'une telle connaissance est le dieu de la révélation ou le moi de l'introspection, mais le travail commun et social théorique et appliqué comme un fait collectif et, à un certain point même, comme un fait de classe et de parti. La thèse originale de la gnoséologie marxiste est que la connaissance humaine est un système de relations entre deux champs de la nature ne différant pas, par de mystérieux principes de tous les systèmes de relation réels. La pensée humaine enregistre les impressions du monde extérieur selon une transmission que l'on pourrait comprendre avec les mêmes ressources qui sont utilisées, ceci dit en comparaison, pour établir la correspondance entre l'histoire passée de la planète et les traces que nous en transmettent la stratification et la disposition géologique des terrains.

Associer Marx à l'éclectisme des divers contingentistes qui, aujourd'hui, s'appellent existentialistes, avec l'argument qu'il admit le jeu des hommes dans le processus historique et ne prétendit pas que les marchandises se promenaient toutes seules à la surface de la terre en déterminant l'attitude des individus politiques ou économiques, signifie justement ne pas avoir compris ceci : notre manière générale de voir les faits, et, si l'on veut notre philosophie, à nous marxistes, consiste à n'attribuer rien d'eschatologique ni de stupéfiant à l'intervention de l'être humain parmi les pierres, les plantes et les animaux, contrairement à la méthode qui est toujours prête à s'abandonner à une ivresse cosmi-

que et à vibrer devant d'ineffables activités "

En fait ce n'est pas l'existentialisme, vu d'une manière abstraite qui nous intéresse, mais de montrer, à travers lui, le poids de l'idéologie bourgeoise sur le prolétariat. Pour mieux comprendre cela nous allons nous reporter un peu dans le passé et voir grosse modo, l'influence de certains courants philosophiques sur le parti Socialiste français (le vieux, bien entendu!)

On sait que ce parti s'est formé tard à la fin du XIX^{me} siècle. Il avait à combattre dans une situation défavorable née de la défaite de la Commune. Un des grands problèmes de ce parti fut, non pas de réveiller l'esprit révolutionnaire des ouvriers français, mais de leur redonner confiance pour les diriger ensuite sur la voie sûre du socialisme scientifique. Il fut trop sacrifié à cela et surtout, on voulut se renforcer (grâce aux élections) en étendant la propagande dans des couches de la population ayant des intérêts différents de ceux du prolétariat. Pour ce faire, on avait essayé de rendre possible, d'une manière immédiate, le programme marxiste pour ces couches intermédiaires. Le parti socialiste acquérait plus de voix, plus de force au parlement - expérience démocratique concevable à l'époque mais condamnable à l'heure actuelle (à bas le stalinisme donc), mais pour arriver à ce résultat, il avait dû flirter avec les radicaux-socialistes de Longuet et les radicaux de Clemenceau, ancêtres de ceux d'aujourd'hui. A cause de cela ce parti n'avait pas et pas su défendre, d'une manière autonome, les intérêts du prolétariat et sa théorie le Marxisme. C'est contre sa dégénérescence ultérieure, dans l'opportunisme, que s'élevèrent les anarchosindicalistes dont le théoricien était Sorel. Celui-ci garde du marxisme, la revendication de la violence, mais en la réduisant à un simple phénomène de défense du prolétariat contre son oppresseur: le capitalisme, tout en considérant cette théorie comme un mythe(1) capable de mettre les masses en action, lesquelles dans cette action trépiveraient la théorie de leur émancipation. Pur existentialisme; ce qui compte c'est l'existence de la révolte des masses (sans elle Sorel n'aurait pas pu théoriser!) sans le marxisme "dépassé", réduit à l'état de mythe, Sorel cherchait dans la philosophie pragmatiste des James et Bergson - fille directe des utilitaristes du début du capitalisme, Bentham et John Stuart Mill - et surtout chez Proudhon (étiqueté pourtant depuis 1847 comme pré-marxiste, et ensuite comme anti-marxiste) l'illumination d'où sortirait la recette de la libération de la classe opprimée.

(1) - ceux qui de nos jours veulent rénover le marxisme tiennent le langage: "la gauche ne peut pas renoncer à l'utopie; en effet, l'utopie est une force réelle, alors même qu'elle n'est qu'utopie" Kolakowski, dans les "Lettres Nouvelles".

On sait comment ces deux courants apparemment opposés accouchèrent d'une Union Sacrée dont, même après la phase communiste brève il est vrai, qui suivit 1917, et maintenant en complète dégénérescence, nous sommes encore infestés, ici en France. Le parti dit communiste a subi un destin analogue et même pire encore. S'il a lutté, après la guerre, contre l'existentialisme ce n'est que d'un point de vue démagogique car il ressort de la même sauce. Ce faux communisme et ce vrai existentialisme ont la même substance et maintenant ils s'interpénètrent car ils se nourrissent tous les deux à une source identique : l'opportunisme

" L'existentialisme est la tentative de donner à l'opportunisme politique une décence philosophique, de telle sorte qu'il est comme le slip minimum pour la décence de l'opportunisme personnel.

Vladimir Lénine, après avoir fustigé vertement la trahison des sociaux militaires et des sociaux patriotes de 1914, en leur imprimant la marque d'infamie de l'opportunisme, parce qu'ils avaient renié la vision historique générale de l'avancée internationale du prolétariat, pour défendre l'exigence existentielle de la contingente patrie bourgeoise menacée, proclama, tandis qu'en Russie l'action révolutionnaire se haussait jusqu'à la théorie et à la critique, l'inexorable antithèse qui caractérisait le monde de l'autre après-guerre: ou organisation de l'économie mondiale de la part de la révolution prolétarienne, ou sa domination sous le pouvoir capitaliste. On ne pouvait et on ne devait déposer les armes de la guerre sociale avant que le formidable antagonisme ne fût résolu. A cet appel les partis communistes de toutes les régions de la terre répondirent et s'unirent dans la nouvelle Internationale.

Mais à la puissance historique de cette vision qui passe par-dessus les étroites considérations d'espace et de temps, suivirent des concessions et des compromis insidieux. On se replia sur l'examen insidieux des situations qui sont le terrain d'élection des manoeuvres de l'opportunisme, la consigne du verbe actuel "existentialiste". On retombe dans la révision des perspectives antagonistes du marxisme. Le capitalisme voulait encore, réussissait encore à exister. Cela voulait-il dire qu'il avait encore des forces suffisantes pour vaincre la bataille, pour faire plier l'assaut révolutionnaire ? Cela pouvait être ainsi et en fait ce le fut. Mais ce fut vrai dans cette situation objectivement contraire, encore plus subjectivement au sein de notre classe. On tira de la situation une rectification de la "conscience" de la "connaissance" du mouvement, tout comme l'aurait fait l'existentialiste de vingt ans après. On voulut que l'état révolutionnaire co-existât, sans se renier, avec le contrôle capitaliste du monde.

L'Etat est à son tour un sujet "concret" avec lequel on ne peut pas rigoler quand il gouverne des millions et des millions d'hommes et des potentiels de force énormes. Sa tendance à exister et à persister, lourde et terrible, suffoque le facteur du mouvement historique général, le moteur pour le saut révolutionnaire d'un régime social à un autre, et ceci n'est et ne peut être que le parti de classe mondial. L'Etat continua à exister, la doctrine et la direction historique du mouvement furent perdues, c'était le stalinisme, c'était la doctrine " du socialisme dans un seul pays" chef-d'oeuvre d'existentialisme en plein XXme siècle; cent ans après la perfection de l'édifice théorique de Marx.

Un exemple de ces situations vécues avec un sens politique réaliste, que nous pourrions mieux définir comme existentialiste, nous est donné par l'ensemble des attitudes politiques décisives sur le plan mondial par lesquelles on alla avec Hitler en quarante, et dans les années suivantes avec les ploutocraties occidentales. Les situations dominaient et subissaient en même temps l'effet du sens que nous, c'est-à-dire lui, l'état désormais pseudo-prolétarien, donnait à celles-ci. Pur existentialisme.

Dans les autres pays, et dans des conditions différentes pour chacun d'eux, le praxis des partis communistes suivait, avec le même rythme et le même style. Le fascisme fut vu au travers de la fausse lumière d'un dualisme qui serait plus important que celui entre bourgeoisie et prolétariat, et, tout fut subordonné et prostitué à l'exigence de l'éliminer en contractant des unions avec tous les éléments les plus disparates, à l'intérieur ou à l'extérieur des courants démocratiques. Dans les faits de ces dernières années nous trouvons la même attitude relevant de la même conduite existentialiste, par exemple, l'apologie du capitalisme américain et ensuite, sa dénigration".

Un autre exemple plus récent, c'est celui de la théorie du "Socialisme ou Barbarie" qui a éclos, en France, après cette guerre et qui est en train de fleurir sous diverses formes un peu partout dans le monde. Elle dit qu'en Russie, à la suite de la dégénérescence de la révolution d'Octobre, une nouvelle classe est née, la bureaucratie qui serait à la fois la cause et la conséquence de l'involution de cette révolution. De ce fait, en Russie, on aurait le dualisme prolétariat - bureaucratie qui aurait remplacé l'ancien, prolétariat - bourgeoisie. Pru existentialisme ! Mais de plus ce mouvement n'est qu'un réformisme du stalinisme (c'est lui qui aurait engendré la bureaucratie). C'est un opportunisme de l'opportunisme, un réformisme du réformisme, un existentialisme de l'existentialisme ou, pour employer le langage imagé des chinois c'est une fleur qui a fleuri sur une autre fleur. C'est donc une théorie qui bénéficie de cette originalité existentielle qui est celle d'être un syncrétisme de théories en décomposition, en même temps qu'une interprétation agnostique de la décadence bourgeoise.

" C'est tout un produit de la période de décomposition que nous traversons. L'histoire en a enregistré tant d'autres, avec les différents précurseurs de l'existentialisme qui vont des sophistes grecs aux sceptiques du Bas-Empire Romain, aux abbés de cour du XVIIIème siècle. A ces époques il ne restait plus, aux partisans des méthodes et des doctrines ayant une valeur historique générale, qu'à boire la ciguë, se tailler les veines ou à subir la pendaison, ou ce qui, pour ceux qui sont infestés du virus existentiel, est beaucoup plus amer que la ciguë, à rester dans l'ombre".

L'existentialisme est la théorie de l'angoisse sociale qui constate que ce monde est un monde a-social, qui développe les égoïsmes de chacun (à chacun la liberté intégrale, pour son propre compte, et essayant de la voler à l'autre - schéma de la concurrence proudhonienne!). C'est pourquoi tous les mouvements politiques qui sont sous-tendus par cette théorie posent la question de la recherche démocratique des garanties pour un bon gouvernement (sous-entendu un gouvernement bourgeois), question qui a sa corollaire : l'homme est-il bon, est-il méchant? Un problème bourgeois ne peut être qu'un problème de morale. En ce sens on peut dire que la bourgeoisie est logique avec elle-même. Elle a commencé sa vie historique en posant ce problème qu'elle avait résolu d'une manière révolutionnaire, pour l'époque, en disant que "l'homme est tout éducation" donc qu'il est ce que le fait le milieu social. Cela l'avait d'ailleurs amené à la contradiction suivante : "c'est le milieu qui détermine les opinions, ce sont les opinions qui déterminent le milieu". Maintenant elle va à sa mort en répétant la même question sans se rendre compte de la contradiction, de l'antinomie qu'elle implique. Seul le marxisme explique correctement ce qu'est l'homme et cela depuis 1847 (Misère de la philosophie) l'histoire entière n'est qu'une continuelle transformation de la nature humaine.

Mais l'époque de la philosophie des lumières est révolue où le problème de la concorde sociale pouvait être posé dans le cadre de la revendication d'un bon gouvernement, et ce parce que toute la société était encore en lutte contre l'ancien régime. Aujourd'hui l'existence d'un vaste prolétariat menace la démocratie bourgeoise, impose la recherche d'une garantie de la part des bourgeois. Comment plier cette masse imposante au mécanisme légalitaire de la démocratie ? Seul l'opportunisme ouvrier pouvait assurer cette tâche. L'opportunisme, c'est la pathologie des classes et il résulte de l'influence de la classe adverse. Du fait que les rapports sociaux sont fondés sur l'oppression et l'exploitation, la classe assujettie, en de certaines périodes de ralentissement, de la lutte est incitée aux compromis politiques et idéologiques, avec celle qui l'opprime, croyant ainsi la manoeuvrer et l'amener à composition mais ne réussissant en réalité qu'à perdre sa propre perspective et sa propre certitude.

La société bourgeoise a fait le tour de ses possibilités et épuisé toutes ressources historiques, sa seule voie de salut et de survie, elle ne la trouve que pour autant qu'elle fait partager au prolétariat, ses doutes sur l'avenir de la société et sa propre impuissance devant l'histoire. Le défaitisme philosophique lui devient une arme de conservation sociale, du moment où il se prolonge dans le défaitisme politique et social du prolétariat. Un tel résultat est toujours le fruit de la contre révolution et la contre révolution staliniste l'a prouvé à la bourgeoisie. On n'introduit pas impunément dans la théorie révolutionnaire des éléments qui lui sont étrangers, comme la tolérance, le culte des valeurs éternelles et le respect de l'individu; on n'accomplit pas sans contre-partie les manœuvres politiques de compromission d'alliance et de subordination des principes aux exigences des situations immédiates. Formellement il existe de grandes organisations du prolétariat, de grands partis marxistes, mais il n'ont de prolétarien que leur nom. Le prolétariat n'a plus et n'a pas encore son parti de classe, et il est momentanément absent de la scène de l'histoire et c'est la raison pour laquelle la bourgeoisie et son intelligence peuvent l'insulter en jouant la comédie du procès et de la rédemption d'un marxisme qui n'en est pas un.

La société bourgeoise est un cadavre, et sur ce cadavre puant fleurissent les fleurs du réformisme et du défaitisme qui sont les dernières fleurs de l'existence bourgeoise. Que tous ces fleuristes " se dépêchent de mettre en pratique l'aphorisme de Voltaire " il faut cultiver notre jardin ", car viendra l'invitation plus sarcastique de Marx : " C'est ici qu'est la rose, c'est ici qu'il faut sauter ".

DANSE DES FANTOCHES
DE LA CONSCIENCE A LA CULTURE

Ordre et classe

Les déformations doctrinales du groupe français Socialisme ou Barbarie n'ont d'autre importance que de fournir l'occasion d'é-lucider certains points intéressants. Dans ce troisième article, nous montrerons comment la formidable bévue historique qui consiste à voir une nouvelle classe sociale dans la bureaucratie de Russie ou d'ailleurs est liée à une confusion manifeste entre le concept d'ordre et celui de classe.

Le terme de classe est le même dans toutes les langues modernes, qu'elles soient latines, germaniques ou slaves. Il avait été employé avant Marx, qui l'a fait sien. Mais le marxisme est le premier à l'avoir introduit comme entité historico-sociale. Ce terme est d'origine latine, mais il est à noter que pour les Romains "classis" signifiait la flotte, l'escadre de guerre: le concept est donc celui d'un ensemble d'unités agissant ensemble, allant dans la même direction et affrontant le même ennemi. Ce n'est que par la suite que le mot a pris un sens statique.

Mais toute classification est métaphysique. Dans le domaine des sciences naturelles c'est par exemple celle de Linné répartissant les espèces végétales et animales en groupes fixes, qui devait être dépassée lorsque Darwin démontra que l'on passait d'une espèce à l'autre par un développement évolutif, et lorsque de Vries fournit les preuves du fait qu'à certains stades on avait non pas de lents et insensibles changements, mais des mutations brusques et imprévisibles.

Dans le domaine social, quiconque réduit le marxisme à une analyse de la société visant à cataloguer les différents intérêts économiques, tout en prétendant le compléter et le moderniser, se couvre de ridicule ; car cela revient à en faire une métaphysique et prouve qu'on n'en a pas assimilé le premier mot ni l'essentiel.

Pourtant, selon nos socialbarbaristes, Marx aurait seulement "commencé" l'analyse de la Société moderne et établi simplement les bases d'un programme socialiste. Et ce seraient eux qui auraient assumé " la continuation de cette analyse à l'époque actuelle, avec le matériel infiniment plus riche qu'un siècle de développement historique a accumulé, et qui permet d'avancer beaucoup plus que Marx dans la nouvelle élaboration du programme socialiste " (1).

(1) Socialisme ou Barbarie n° 10, p. 2.

Pour réduire à néant semblables plaisanteries, inutile de déranger la dialectique : un cageot de tomates suffit. Mais si l'on ne peut prendre de telles choses au sérieux, il est pourtant utile de reconstituer tout le développement des postulats du marxisme, construction à laquelle, des fondations jusqu'au toit, rien ne manque, et qui n'a besoin d'aucun nouveau matériau, d'où qu'ils viennent.

Dans cette théorie, le mot classe désigne un mouvement une lutte, un programme historiques, et non pas une colonne particulière d'un registre de recensement. Parler d'une classe qui aurait encore à trouver son programme est prononcer une phrase vide de sens : c'est le programme qui définit la classe.

Les sociétés pré-bourgeoises

A la différence de la classe, l'ordre est une fraction de la société qui voudrait maintenir celle-ci dans l'immobilité et la préserver des révolutions. Les divisions sociales que l'histoire a connues n'ont été susceptibles de donner naissance à une lutte de classes qu'à des degrés très divers. Par exemple, les sociétés asiatiques sont longtemps restées obstinément immuables, Marx a expliqué pourquoi : c'est que leur mode de production, souvent encore "communiste", n'engendre pas, du fait même de son caractère local, de contraste entre les forces productives et le schéma social. D'où l'immense importance historique du fait que les conflits de classe aient désormais éclaté en Perse, aux Indes, en Indochine et en Chine.

A un certain stade les "ordres" de la société médiévale ne purent résister à la transformation en classes : ce sont la navigation, le commerce, la manufacture, les inventions mécaniques qui réalisèrent le miracle.

Ordre se dit aussi état en français. C'est le même terme qui désigne l'état politique central qui, au fond, est à peine esquissé dans le féodalisme primitif et se réduit encore à la suite militaire de l'empereur ou du roi. Quand, en pleine ascension des forces capitalistes de production sous la monarchie absolue, Louis XIV dit : "L'Etat c'est moi", il s'agit de l'état politique. Conformément à l'organisation féodale, les ordres étaient alors au nombre de trois. Premier ordre - ou état : la noblesse, groupe fermé de familles dont les titres se transmettent par héritage - Second ordre, ou état : le clergé, organisé selon la hiérarchie de l'Eglise catholique. Le troisième ordre, ou Tiers Etat désigne la bourgeoisie, qui est alors composée de marchands, de financiers et de fonctionnaires; bien qu'organisés en corporation, les artisans

ne constituent pas un ordre, et seules les professions libérales ont place dans le Tiers-Etat en dehors des bourgeois. Bien que représentée aux Etats-généraux, c'est-à-dire à l'assemblée nationale des ordres, corps non législatif et encore moins exécutif que le roi et son gouvernement ne consultaient qu'à peine, la bourgeoisie ne participait pas au pouvoir. Ce que dans la France d'alors on entendait par Parlement était les divers échelons de la magistrature judiciaire qui, toujours au service du roi, jouissait du moins en théorie d'une certaine autonomie que le capitalisme lui a enlevée.

Ce sont là de simples rappels scolaires, mais dans la construction marxiste, ils s'éclairent d'une lumière nouvelle. Lorsque le modeste et peu décoratif Tiers-Etat devint la puissante classe capitaliste, il posa la question : QU'est-ce que le Tiers-Etat ? Rien. Que veut-il devenir ? Tout.

Mais puisqu'avec les capitalistes une nouvelle classe entrait en scène, celle des travailleurs des manufactures, on s'est plu, à une époque que l'on peut appeler romantique du mouvement ouvrier, à parler non pas de la nouvelle classe révolutionnaire de la société bourgeoise, mais d'un nouvel ordre - d'un "Quart-Etat".

Aucune constitution historique n'a jamais reconnu un ordre semblable : car si les constitutions féodales refusaient aux paysans-serfs et aux prolétaires le droit de participer aux ordres, les constitutions bourgeoises abolirent avec éclat tous les ordres, pour ne plus connaître que des citoyens aux droits égaux.

De nombreuses déviations bien connues du marxisme et dont nous possédons le rapport détaillé d'"autopsie" peuvent être réduites à cette confusion entre "classe" et "ordre" : nous avons déjà cité l'exemple de Lassalle transformant l'"Arbeiter-klassé" en un insipide ordre ouvrier, au grand courroux de Marx. Quant à nos agrégés "es-matériaux -d'un-siècle-après-Marx" ils ne se rendent pas compte que leurs "riches" données historiques n'en sont pas encore arrivées à la prise de la Bastille !

Ce n'est pas l'analyse de la misère, mais la misère de l'analyse !.

Aristocratie ouvrière

Au début de ce siècle, Georges Sorel, le vivant et brillant fondateur de la doctrine du syndicalisme révolutionnaire,

accrédita parmi ses nombreux disciples la formule d'"aristocratie ouvrière". C'est seulement plus tard, et surtout dans la critique léninienne que notre école usa de ce terme pour désigner les couches supérieures du prolétariat, c'est-à-dire les travailleurs jouissant des plus hauts salaires, ces spécialistes recherchés et courtisés qui, étant en outre plus "cultivés" sont facilement séduits par les idéologies conformistes et deviennent tout ensemble la proie et le soutien des chefs opportunistes. En cela, au reste, Lénine s'appuyait sur les lignes générales de la critique que Marx et Engels avaient appliquée surtout à l'industrie anglaise.

Dans la conception des syndicalistes soréliens, par contre, le terme d'"aristocratie ouvrière" avait un tout autre sens: c'est toute la classe des ouvriers salariés qu'il s'agissait de considérer comme une aristocratie dans le complexe de la société, par un renversement de l'ordre de choses qui donnait la primauté et la suprématie à la classe capitaliste, dont cette école (seule fin, du reste, qui se justifiait) tournait la démocratie parlementaire et la mystification de l'égalité devant l'Etat en dérision.

Si le syndicalisme connut le succès, c'est dans la mesure où il s'opposait au réformisme légalitaire largement répandu à cette époque pacifique et idyllique, prospère et progressiste du capitalisme. Les syndicalistes dénoncèrent aussi bien les graves dangers de l'action parlementaire, qui substituait l'arbitrage des pouvoirs légaux au heurt des intérêts économiques dans les conflits du travail, que les fonctionnaires syndicaux, qui interdisaient aux travailleurs l'emploi de la violence dans les conflits avec les patrons et désavouaient le recours à la grève générale.

A un certain moment (par exemple en France et en Italie entre 1900 et 1910) tout le problème de l'action prolétarienne parut se réduire à un dialogue entre les réformistes et les syndicalistes à la Sorel. Le marxisme radical réagit seulement de façon graduelle à la grave déviation de ces derniers.

Sorel niait la fonction du parti politique prolétarien et concevait la révolution comme un heurt direct entre les syndicats rouges et l'Etat bourgeois. Il ne voyait pas le problème marxiste du pouvoir historique, du centralisme de classe. Pour arriver au renversement du pouvoir bourgeois et à l'expropriation des patrons, les luttes locales de catégories ou d'entreprises lui suffisaient, pourvu qu'elles fussent débarrassées du poison de la collaboration de classe. Cette vision illusoire de la "rêve générale expropriatrice" ignorait les phases successives par lesquelles la transformation sociale devait nécessairement passer et réduisait la conquête de la société à la conquête de l'usine; mais surtout, elle ne

comprendait pas que si la peste de la collaboration entre les classes ressuscitait toujours c'était précisément parce que les luttes enfermées dans les limites de l'usine, de la région ou de la nation n'avaient pu s'élever à l'unité d'une lutte mondiale du prolétariat, dont le seul organe est le parti communiste mondial.

Sorel réduisait le déterminisme dialectique à un volontarisme exaspéré de la classe agissant lieu par lieu, groupe par groupe; il n'admettait pas que, tant chez l'individu en lutte que dans ses organisations, intérêt, conscience et volonté apparaissent à des stades différents. Il suffisait, selon lui, que ce soient de purs prolétaires ouvriers salariés qui se groupent pour qu'ils aient du même coup la volonté de combattre et la conscience des buts à rejoindre. Comme nous l'avons toujours noté, dans cette conception, l'action est une fin en soi et elle n'a pas besoin d'une direction générale vers son lointain point d'arrivée historique. En cela, Sorel ne faisait que retomber à son tour, dans une philosophie pré-marxiste; comme ses lointains successeurs d'aujourd'hui, il spéculait à contre-sens sur la phrase fameuse " mieux vaut une once d'action qu'un monceau de programmes " que Marx avait dirigée justement contre les faiseurs de programmes immédiats et contingents dans les cadres de l'ordre constitué.

Néo-économisme

L'erreur de Sorel et des siens a été historiquement révélée par l'adhésion à la guerre de 1914 de leurs confédérations ouvrières et de leurs chefs les plus connus; les révisionnistes de gauche, ardents partisans des barricades rejoignaient ainsi les révisionnistes de droite: il suffit de citer les exemples d'Hervé et de Corridoni. Or on peut résumer toute cette erreur dans le fait d'avoir considéré le prolétariat révolutionnaire non pas comme une classe au sens de Marx, mais précisément comme un ordre banal.

La société que nos révisionnistes barricadeurs d'aujourd'hui appellent post-capitalisme se distinguerait de la mensongère démocratie bourgeoise par le fait qu'à l'aristocratie de bourgeois qui dans ce régime règne sur les ouvriers se substituerait une aristocratie d'ouvriers. Le Quart-Etat deviendra le premier: voilà tout.

Le Marxisme a résolu dès le départ des graves problèmes de la théorie et de l'organisation du mouvement d'une façon magnifiquement achevée : c'est pourquoi, comme Lénine et tous les autres marxistes orthodoxes l'ont cent fois répété, on ne peut rien y toucher sans ruiner l'ensemble. Or dans la position que nous évoquons, tout se ramène à la banalité du concept d'un ordre aristocratique.

Le noble de naissance n'a besoin ni d'éducation et de culture, ni d'encadrement et d'organisation. Il porte tout en lui dès la naissance et les premiers vagissements. Il a dans le sang la conscience d'appartenir à l'ordre élu et il ne ressentira jamais qu'éloignement et hostilité à l'égard des ordres inférieurs et des hommes qui en font partie. Seul ou organisé, ignorant ou savant, il ne considère, en bloc, que sa nature de noble. Il ne fait qu'un avec sa rente - comme le fonctionnaire avec ses revenus.

La bourgeoisie moderne serait-elle aussi un ordre que l'abolition des ordres masquerait, et il ne resterait qu'à lui opposer un justicier. De même que le Tiers-Etat a balayé les ordres, noble et ecclésiastique, le Quart-Etat devrait éliminer celui des patrons d'entreprise.

Quand on a tout réduit à cette petite recette, il ne reste plus qu'à jeter au panier les pages étincelantes dans lesquelles Marx a décrit dix siècles d'épopée bourgeoise, et où la bourgeoisie se révèle comme une classe en abattant finalement non pas certains ordres, mais le système des ordres lui-même. Et l'on n'a plus, également, qu'à déchirer l'oeuvre maîtresse dans laquelle il montre que le capital entre en scène comme une force sociale qui contrairement aux précédentes, n'est plus liée à des groupes de personnes ni à des rapports personnels de dépendance. "Bourgeoisie" ne sonne pas comme "ordre" mais comme "risque".

Ce que signifie chez Marx et Engels la différence entre la servitude personnelle du travailleur médiéval et celle de la force de travail moderne ce qu'est la portée de la distinction qu'ils ont établie entre une domination qui s'exerce sur la personne de l'esclave, sur la force de travail du serf ou au contraire sur la marchandise : voilà ce que de toute évidence, nos révisionnistes d'aujourd'hui ne sont pas à même de comprendre! Chez eux, en effet, les bouleversements radicaux par lesquels on passe d'une forme de production et de société à une autre se voient réduits aux dimensions d'un simple changement de groupes dirigeants qui n'empêche pas la même réalité banale de l'exploitation de continuer.

Pour voir au centre de toutes choses l'exploitation, il n'y a que des gens condamnés à penser toute leur vie en bourgeois sordides : "dans tous les rapports humains, il n'y a que l'affaire qui compte". Une affaire qui a mal tourné, voilà à quoi se réduiraient les rapports entre les classes !

Si donc la révolution se ramène à la conquête d'une prééminence d'ordre, à la lutte pour constituer une nouvelle aristocratie, on comprend l'origine de la fameuse découverte des social-

barbaristes : à l'ordre des patrons s'est substitué celui des fonctionnaires; aujourd'hui l'aristocratie c'est la bureaucratie donnez aux prolétaires rang d'aristocratie, et la révolution sera redressée ! Il suffira de consulter leur conscience spontanée pour que tout soit sauvé !

De même que l'homme né dans une noble demeure savait d'emblée tout du comportement social qu'il devait tenir, celui qui vit entre les murs d'une usine, reçoit hebdomadairement son enveloppe de paye et " a la sensation physique de l'exploitation " connaîtrait tout de la révolution !

Dans ces conditions, il ne sert à rien de posséder le programme de la société sans classes, sans classe dominante et à plus forte raison sans aristocratie, et l'on comprend que, comme le voulait déjà Sorel, le parti soit inutile !

Mais alors l'histoire ne sert à rien, elle non plus : car dans les années ardentes qui suivirent la prise de la Bastille combien a-t-on vu d'aristocrates raffinés oublier la voix du sang, tandis que les bourgeois français, les capitalistes du monde secouaient leur lâcheté de spéculateurs privés pour réaliser une oeuvre de classe grandiose !

Démocratie à usage interne

La "démocratie prolétarienne" est une vieille histoire des trotskystes résistant à l'étouffement stalinien.

Pour tous ces petits groupes, toute la critique de la démocratie bourgeoise se réduirait à condamner sa prétention de se placer au-dessus des deux (ou plus) classes opposées et le mensonge selon lequel les ouvriers étant plus nombreux que les bourgeois, le mécanisme électoral jouerait en leur faveur.

En vérité, même cette critique partielle serait insoutenable s'il ne fallait pas exclure que le prolétariat puisse atteindre à une "complète conscience de classe " en régime capitaliste. En tous cas, après avoir critiqué la démocratie bourgeoise et la démocratie en général, ces petits groupes invoquent non seulement la tolérance, mais la "démocratie interne de la classe". Selon eux, toute la dégénérescence stalinienne dépendrait de l'absence d'un système de délégations électorales et de représentation du type parlementaire au sein de la classe ouvrière et du fait que l'orientation politique de l'état s'est déterminée en dehors de toute consultation, de tout contrôle et de toutes décisions majoritaires du prolétariat.

Tout ceci n'est que pur radotage. La forme historique de la démocratie correspond à la politique de la classe capita-

liste dans la phase où elle sort des entrailles du monde féodal; elle consiste en corps représentatifs de tous les citoyens sur lesquels, à en croire l'idéologie dominante, le pouvoir matériel de l'Etat serait fondé. En tant que la production capitaliste est un stade nécessaire du développement économique, le développement complet de ces formes démocratiques est lui aussi une phase historique nécessaire, du moins dans certaines aires géographiques et à certaines époques. C'est ce que Marx, Engels, Lénine et Trdsky ont affirmé respectivement pour l'Europe de 1848 - 1871 et pour la Russie de 1902 - 1917 et ce que l'on pourrait également affirmer aujourd'hui encore pour l'Asie. Mais ils ne parlaient pas de la démocratie en général, et encore moins de la "démocratie prolétarienne" (produit théorique hybride) mais bel et bien de la démocratie bourgeoise, c'est-à-dire d'un mouvement et d'une forme politique qui, en tant qu'elle était ou est encore nécessaire, correspond à un développement des formes révolutionnaires bourgeoises que le prolétariat soutient, parce qu'elles sont la condition préjudicielle du développement ultérieur.

La forme politique de la révolution spécifiquement prolétarienne est au contraire la dictature. Non pas une dictature personnelle, s'entend, mais une dictature de classe. Cette dernière constitue des organes originaux qui lui sont propres, organes de gestion du pouvoir d'état dans la phase de lutte intense.

La dictature d'un ordre pourrait bien s'identifier avec "démocratie interne de l'ordre": la dictature d'une classe révolutionnaire, par contre, est quelque chose de beaucoup moins banal et formel; elle ne peut être soumise aux oscillations résultant d'une stupide comptabilité de votes. Elle est définie par la force et la direction de cette force: on ne doit pas dire qu'elle construit le socialisme à condition d'être la juste dictature, mais qu'elle est la vraie dictature prolétarienne quand elle marche vers le communisme.

L'histoire est pleine d'ordres "à démocratie interne" C'étaient des formes pré-capitalistes, puisque la bourgeoisie a été la première à théoriser et à réaliser constitutionnellement la démocratie "pour tous". La Grèce et Rome ont connu des démocraties internes d'ordre puisqu'elles reconnaissaient l'égalité de tous les citoyens libres en même temps qu'elles excluaient de toute souveraineté la masse des esclaves et des ilotes. Dans la société féodale germanique, lorsque les nobles ou les princes d'un certain rang élisaient le roi, il s'agissait aussi d'une démocratie à l'usage interne de l'ordre, de même que dans les cas où les barons élisaient le prince. On peut en dire autant des républiques oligarchiques d'Italie ou des Flandres; et même de

l'ordre ecclésiastique où le pape (et jadis les évêques) est élu démocratiquement en son sein.

C'est vouloir ressusciter une caricature de ces innombrables systèmes archaïques que de proposer un parlementarisme ouvrier qui devrait contrôler " libéralement" l'appareil de la dictature dans l'Etat constitué après la révolution ouvrière. Naturellement, on n'y reconnaît pas de droits politiques aux propriétaires privés et aux patrons d'entreprise: seulement on oublie que ces droits ne se réduisent pas à pouvoir déposer un vulgaire bulletin de vote dans l'urne, mais comportent celui d'avoir des partis, des organisations, des locaux, des journaux, des tribunes, et de s'ingérer dans l'école, l'art, le théâtre, etc...

Là, nos barbaristes se trouvent dans le plus grand embarras ainsi que la plupart de ceux qui ont analysé le mystère russe. Des propriétaires et des entrepreneurs, il n'y en a plus là-bas! Il n'y aurait donc qu'à mettre la dictature au rancart et à rétablir la libre-élection à toutes les charges. Mais de peur de se retrouver parmi les purs sociaux-démocrates, ou de devoir avouer qu'ils ne sont rien d'autre, nos gens soutiennent que la dictature consiste à ne pas laisser voter... les fonctionnaires. Alors, seuls les non fonctionnaires éliront les fonctionnaires pour ensuite tout remettre entre leurs mains ? Cette fiction vide de sens n'est manifestement pas le produit d'une doctrine nouvelle : elle ne fait que résulter de la substitution d'un concept d'aristocratie prolétarienne au sens sorélien à celui de classe révolutionnaire. Au lieu d'être l'aristocratie des faux-cols ce sera celle des mains calleuses, avec un mécanisme parlementaire interne pour élire on ne sait plus trop qui à on ne sait plus trop quoi.

Quels sont les forces productives et les rapports de production en jeu; de quelle nature est le passage d'un type de production à un autre qui est en train de s'effectuer; comment il détermine le heurt des différentes classes; quelle force, par conséquent, soutient l'Etat actuel: autant de questions que les socialbarbaristes ne songent même pas à se poser.

Madame la Conscience

De toutes façons ce mécanisme hypothétique et irréal de contrôle et de choix suppose une chose : que tous les individus composant la classe sur laquelle on l'appuie soient conscients et en outre que la conscience de l'un vaille celle de l'autre. Sans cela on ne s'expliquerait pas cette réédition du frauduleux système d'élections bourgeois; car c'est seulement à partir de ces pré-suppositions que l'on peut affirmer que la direction historique

juste sera en toutes circonstances celle qui résultera de la majorité des suffrages ouvriers.

Dans ces conditions, il suffirait que l'on perde en route un paquet de ces bouts de papier pour que le chemin de la révolution soit modifié de 180 degrés ! Mais il y a plus grave encore : c'est lorsqu'on prétend appliquer cette recette en plein capitalisme pour retrouver le chemin perdu du socialisme et de la révolution en tâtant "statistiquement" le pouls de tous les prolétaires.

Comme il est facile de retourner le sens des textes marxistes même en cette matière ! On le verra en notant que lisant Trotsky - par exemple - à l'envers, les socialbarbaristes approuvent chez lui justement ce qui constitue un étrillage en règle de leur stupide travail de jugement et de critique; et quand, en d'autres occasions, ils le condamnent, ce n'est pas moins à contre sens.

Ainsi, ces compilateurs de "documents" malencontreux qui, au nom de la liberté de critique, passent tout au crible de leur petite tête mesquine (on n'a pas dépassé Luther, le tout premier Tartuffe) daignent approuver Trotsky lorsqu'il dit : " A l'opposé du capitalisme le socialisme s'édifie consciemment"(1) Mais il faut voir comment ils paraphrasent cette énonciation ! Autant l'expression de Trotsky était rigoureuse et exacte, autant celle de ses juges (cléments pour une fois) est incorrecte dans chacun de ses termes et platement bourgeoise leur arrière-pensée: " donc l'activité consciente des masses est la condition essentielle du développement socialiste " (1). Cette thèse insensée à laquelle non seulement tout socialisme d'extrême droite, mais n'importe quel bourgeois pourrait souscrire n'est pas digne de Trotsky, mais plutôt de ce personnage, qui, ayant obtenu la grâce d'être pendu à l'arbre qu'il préférerait, choisit... le fraisier: tout capitaliste acceptera le plein socialisme, si la condition "essentielle" (!) de sa réalisation est l'activité consciente des masses !

Ils ne voient pas, ces pauvres gens, que pour arriver à la hauteur d'un Trotsky qui, lui, s'est toujours bien gardé d'énoncer des thèses isolées, sans unité et sans orientation organique, ce n'est pas un " grain de sel " qui leur manque, mais une bonne tonne !

(1) - Socialisme ou Barbarie n° 10 , p. 2

Toute cette palidonie tend d'ailleurs à "corriger" Marx lui-même. Celui-ci est en effet accusé de rien moins que d'avoir pratiqué l' "empirisme" à propos du programme socialiste en soutenant que la seule chose importante était de détruire la classe et l'Etat capitalistes pour donner libre cours au socialisme. Marx aurait eu cette "idée ambiguë" des caractères programmatiques de la société socialiste et il se serait tiré d'affaire avec une vague étatisation et planification de la production. Et voilà nos auteurs de documents qui lui administrent leur propre idée du socialisme, sans ambiguïté, elle, puisqu'elle se ramène toute à cette idiotie : éliminer l'exploitation ou l'inégalité !

Le sieur Dühring a été taxé de "folie des grandeurs" pour bien moins que ça !

Nous nous contenterons de renvoyer le lecteur à tous les passages où Marx "décrit" la société socialiste et que nous avons déjà étudiés de façon exhaustive au cours de notre travail de Parti. Mais Marx a anéanti l'Utopisme, objectera-t-on ! Et comment) Mais si l'utopisme décrit la société future comme il propose et veut qu'elle soit, Marx la décrit comme elle sera. Cela n'empêche qu'il en donne des schémas si saisissants et si nets dans tous les domaines que l'égalitarisme et le "justicialisme" attardés de ses radoubeurs (sans ambiguïté parce qu'ouvertement anti-révolutionnaire !) apparaissent à côté comme une simple refricassée de doléances séculaires.

Idéologie des révolutions

Revenons à la formule de Trotsky. Le capitalisme n'a pas été précédé d'une conscience de ses caractères; le socialisme, si. Cette conception n'a rien de commun avec la notion purement idéaliste d' "activité consciente des masses"; cette dernière ne saurait en effet être ramenée qu'à l'activité consciente des individus et en élevant celle-ci au rang de condition, on la transforme en cause motrice des événements historiques, ce qui est inacceptable pour le matérialisme.

" On ne peut juger des époques de subversion sociale sur la conscience qu'elles ont d'elles-mêmes" dit un passage classique que nous avons cité en son lieu.

C'est ainsi que les chefs et les promoteurs de la révolution anti-esclavagiste ont déguisé leur lutte contre le mode esclavagiste de production en une lutte pour libérer l'esprit de la chair et mériter le salut dans l'au-delà, selon une doctrine complète

et achevée qui présentait ces buts comme les moteurs de toute l'action, alors que son contenu historique réel était la destruction de ce mode. L'activité des masses n'était pas consciente : pas plus qu'elles ne luttaient pour le Paradis, elles ne savaient qu'une nouvelle forme de servitude succéderait à l'esclavage. Ni les masses, ni aucune école, aucune doctrine, aucun groupe n'ont été conscients du passage d'une société à une autre. C'est seulement après que la conscience du fait est apparue clairement.

La même chose advint pour la révolution capitaliste contre le féodalisme. Il s'agissait en réalité d'un passage au mode de production fondé sur le salariat, mais l'école philosophique et politique qui a exprimé cette révolution et qui n'était pas moins puissante que la précédente avait de bien autres postulats : liberté de l'homme ou du citoyen... triomphe de la raison.

Dans ces moments de bouleversement social et dans bien d'autres c'est une classe nouvelle qui établissait sa domination après la chute de l'ancienne. La révolution socialiste, elle, abolira les classes et a à l'avance une connaissance assez définie et assez claire de ses objectifs. Où cette connaissance existe-t-elle et qui donc la possède ? Tout le problème est là ! C'est une chose insensée que d'attribuer à Trotsky l'idée de quiconque lutte pour la révolution, c'est-à-dire contre les obstacles qui peuvent la perdre, doit posséder cette connaissance anticipée du processus.

Pour nous marxistes, la connaissance doit bien exister avant le processus, mais il n'est pas nécessaire que ce soit chez tous les hommes, dans la masse, ni même dans une majorité (terme privé de sens pour le déterminisme). Il suffit qu'elle existe dans une minorité même faible, dans un groupe qui, à un moment donné peut être restreint, et même (ô activistes, voilà de quoi vous scandaliser!) dans un texte momentanément oublié. C'est que ces groupes, écoles, mouvements, ces textes et ces thèses forment au cours de longues décades une continuité qui n'est autre chose que le parti, c'est-à-dire l'organe impersonnel qui est l'unique détenteur de cette connaissance anticipée du développement révolutionnaire. Le capitalisme n'a pas présenté de phénomène semblable : voilà ce que dit Trotsky, et rien d'autre.

Trotsky n'était pas un de ces imbéciles qui pondent des "documents nouveaux". Les thèses qu'il a énoncées appartiennent au patrimoine du parti par delà les limites des peuples et des générations. Pour le prouver, nous avons rappelé une nouvelle fois la thèse centrale de Marx : les révolutions sociales dérivent de contrastes existant dans les rapports matériels et elles ont en général une conscience déformée d'elles-mêmes. La conscience juste n'apparaît qu'après l'éclatement du conflit, la lutte et la victoire.

Nous allons maintenant recourir à un passage décisif d'Engels. Laissez de côté vos pissades sur l'étatisation et la planification en économie mercantile, salariale et monétaire. Ne rédigez pas de documents; n'usez pas de la suprême faculté de la liberté de critique. Faites une chose à la portée de tout le monde: ouvrez les oreilles.

" Avec la prise de possession des moyens de production
" par la société, la production marchande est éliminée, et par
" suite la domination du produit sur le producteur. L'anarchie
" à l'intérieur de la production est remplacée par l'organisa-
" tion planifiée consciente. La lutte pour l'existence indivi-
" duelle cesse. Par là, pour la première fois, l'homme se sé-
" pare définitivement, dans un certain sens, du règne animal
" et passe de conditions animales d'existence à des conditions
" réellement humaines. Le cercle des conditions de vie qui
" entourent l'homme et qui, jusque là, le dominaient passe main-
" tenant sous sa domination et son contrôle. Pour la première
" fois les hommes deviennent des maîtres réels et conscients
" de la nature, parce qu'ils sont - et en tant qu'ils sont -
" maîtres de leur propre socialisation. Les lois de leur propre
" pratique sociale qui, jusqu'ici, se dressaient devant eux
" comme des lois naturelles, étrangères et dominatrices sont
" dès lors appliquées par les hommes en pleine connaissance
" de cause et par là même dominées.

" La socialisation des hommes eux-mêmes qui jusque là
" s'opposait à eux comme un don de la nature et de l'histoire,
" est désormais un libre acte de leur part. Les forces étran-
" gères, objectives qui jusque là dominaient l'histoire pas-
" sent sous le contrôle des hommes eux-mêmes. Pour la première
" fois, et seulement à partir de ce moment, les hommes feront
" eux-mêmes leur histoire en pleine conscience; pour la pre-
" mière fois, les causes sociales mises par eux en mouvement
" auront désormais les effets recherchés par eux de façon pré-
" valente et continue. C'est le bond de l'humanité du règne
" de la nécessité dans le règne de la liberté.

" Accomplir cet acte de rédemption, voilà la mission
" historique du prolétariat moderne. En expliquer les condi-
" tions sociales et par conséquent la nature; donner aux
" classes aujourd'hui opprimées et appelées à agir la connais-
" sance des conditions et des buts de sa propre action, voilà
" la tâche du socialisme scientifique, expression théorique
" du mouvement prolétarien ".

Mais de quels autres "documents" avez-vous donc besoin ?

Cessez donc, avec des matériaux "tellement plus riches" de faire des constructions aussi misérables !

Le moment qu'Engels dépeint dans ce vigoureux passage viendra après la prise de possession sociale des moyens de production et la fin de la concurrence économique et du mercantilisme. C'est dire qu'elle viendra bien après la prise du pouvoir politique. Alors, pour la première fois, on aura une activité consciente des hommes, de la collectivité humaine. Alors seulement, parce qu'il n'y aura plus de classes.

Pour les marxistes, donc, non seulement la conscience n'est pas une condition (et encore moins une condition " essentielle") de toute activité de classe, mais elle en est absente puisqu'elle apparaîtra pour la première fois non pas comme conscience d'une classe, mais comme conscience de la société humaine arrivée finalement au contrôle de son propre processus de développement, qui, tant qu'existaient des classes opprimées, avait été déterminé de l'extérieur.

La révolution est la tâche historique de la classe prolétarienne appelée à l'action par des forces dont elle n'a tout d'abord pas conscience. Ce ne sont pas les masses, mais seulement l'organisme qui est le détenteur spécifique de la doctrine de classe, c'est à dire le parti, qui possède la connaissance des buts.

Révolution, dictature, parti sont des processus inséparables; quiconque cherche sa voie en les opposant l'un à l'autre n'est qu'un défaitiste.

Mademoiselle la Culture.

Après avoir donné raison à contre-sens à Trotsky dans la question de la conscience, les socialbarbaristes déversent sur lui un flot de reproches à propos de la culture de "classe". De quelle sorte de "classisme" il s'agit là, nous le verrons bientôt.

Pourtant, dans les passages cités sur cette seconde question Trotsky ne disait pas autre chose que ce que les socialbarbaristes avaient triomphalement accueilli pour lancer l'"activité consciente". Ce n'est pas lui qui se livre à des élucubrations ni qui prend des brevets personnels: ses thèses sont celles de Marx, d'Engels, de Lénine - que disons-nous là? de centaines et de milliers de propagandistes de l'école marxiste, ou, comme disaient ces bons camarades grecs, de tous les "archeiomarxistes" - des marxistes de vieille souche. Bien autre chose que des "modernisateurs" !

Il ne suffisait pas aux socialbarbaristes de jeter dans les jambes de la révolution la poutre de l'insissable "conscience". En voilà une seconde : "la construction du communisme présuppose l'appropriation de la culture par le prolétariat. Cette appropriation signifie non seulement l'assimilation de la culture bourgeoise mais surtout la création des premiers éléments de la culture communiste "(1) Magnifique !

Tout cela n'a qu'une seule signification : croire que pour avoir le bien-être il faut avoir le pouvoir; que pour le pouvoir, il faut avoir la volonté de lutter; que pour cette volonté, il faut la conscience; et enfin que pour la conscience, il faut la culture. La culture n'est pas considérée comme une manifestation de classe, mais comme une "valeur absolue de la pensée" éternelle. Ce ne sont donc pas les faits matériels qui déterminent l'action et se reflètent dans les idéologies, mais au contraire les processus spirituels qui conditionnent la lutte historique. Il n'y a que des gens qui ont des idées de ce genre en tête et le dissimulent, ou même ne s'en aperçoivent même pas - pour écrire des choses pareilles,

C'est pourquoi Trotsky qui posait au contraire la question de façon correcte est pris à parti de belle manière par nos radoubeurs. Il s'était promis de dire que " le prolétariat peut tout au plus assimiler la culture bourgeoise" et que " tant que le prolétariat restera prolétariat, il ne pourra s'assimiler une autre culture que celle de la bourgeoisie; quand une autre culture pourra être créée, ce ne sera pas une culture prolétarienne, puisque le prolétariat aura cessé d'exister en tant que classe ".

Ces positions de Trotsky soulèvent l'indignation de ses critiques mais il ne vaut pas la peine de rapporter ici la série d'âneries qu'ils leur opposent. Elles constituent en effet le noyau même du déterminisme marxiste. Tant que la classe ouvrière restera exploitée, la diffusion de l'idéologie bourgeoise par l'école, la presse, la propagande et l'église l'emportera toujours de beaucoup sur la diffusion du socialisme scientifique. Sur ce terrain, la partie est perdue pour la révolution tant qu'elle ne peut pas compter sur la lutte des grandes masses. Mais ces masses n'entreront pas en lutte parce qu'elles auraient échappé à l'influence culturelle et économique de la bourgeoisie: c'est là une chose dont on ne peut même pas rêver. Elles lutteront parce qu'elles y auront été inéluctablement poussées par le contraste des forces productives matérielles avant même que celui-ci soit devenu pour les combattants un objet de conscience, et à plus forte raison de culture scientifique)

(1) - Socialisme ou Barbarie n°10 , p. 8

Par contre, le fond purement idéaliste de la position rien moins que neuve du groupe anti-barbare se révèle bien dans la perspective qu'il établit d'une lutte entre les deux cultures. Très rapidement celle-ci se réduit à la lutte pour une seule culture, pour la culture en général.

Avant de s'arracher à l'exploitation exécrée, avant d'avoir le droit de s'insurger, le prolétariat devrait avoir construit les bases d'une nouvelle culture grâce à l'assimilation de celles qui existent. Cela signifie-t-il que la classe doit développer sa propre idéologie pour pouvoir combattre? Non, cela signifie quelque chose de pire encore! "Une culture n'est jamais une idéologie ou une orientation, mais un ensemble organique (?), une constellation d'idéologies et de courants " (Ensemble organique donc, ou bas éclectisme? demanderons-nous) Qu'est-ce que cela peut bien signifier? Ce sont les conclusions que les auteurs entendent tirer qui l'expliquent : "La pluralité des tendances qui constituent une culture implique que la liberté d'expression est une condition essentielle de l'appropriation créatrice de la culture par le prolétariat. " Nous y voilà! Mais que diable peut bien être cette "liberté d'expression"? Le voici en clair : "Les courants idéologiques réactionnaires qui ne manqueront pas de se manifester dans la société de transition devront être combattus dans la mesure où ils ne s'expriment que sur le terrain idéologique (?!) par des armes idéologiques et non pas par des moyens limitant la liberté d'expression ". (1).

Voilà donc à quoi sert la culture de "classe", la culture "communiste" à laquelle on veut obliger le prolétariat avant qu'il ne prenne le pouvoir! Quand il l'aura conquis il devra respecter toutes les "cultures" possibles et exercer la dictature de telle façon qu'un bourgeois ne puisse pas, certes, mettre des bombes dans les machines, mais bien prêcher par contre une idéologie et une philosophie "réactionnaires". Le prolétariat se fera alors un devoir de le combattre avec des moyens purement idéologiques et non pas, fi donc!, "mécaniques"! Le moyen mécanique consisterait évidemment à lui appliquer une volée de bois vert ou à le priver de la machine typographique. Au lieu de cela, on le priera d'écrire dans les journaux et de parler dans les assemblées communistes, quitte à lui opposer une "réfutation" philosophique déférente, et uniquement avec des armes idéologiques !

Qui a du fer a de la science !

Telle est la conclusion ultime d'une prétendue étude sur le "programme socialiste", ce nouveau programme qui devrait

(1) - Socialisme ou Barbarie, n° 10, p. 9.

selon les socialbarbaristes remplacer celui de Karl Marx qui péchait par ambiguïté et par empirisme. Il ne nous en faut pas plus pour établir que nous avons à faire à un véritable idéalisme et à un démocratisme bourgeois puant d'une pourriture tri-séculaire au moins ! Liberté d'expression ! Qu'y a-t-il dans cette nouvelle ajoutée à Marx qui n'ait déjà été dit par les illuministes et les protestants dont les doctrines ont été étrillées par le marxisme sans revanche possible ?

Ici, il ne s'agit pas seulement de faire reculer Marx et Lénine, mais encore de noyer la généreuse ardeur du premier communiste descendu dans l'arène politique, de Babeuf qui voulait mener la lutte contre la force des idées avec la force physique.

Même le vieux Blanqui avait dit : "Qui a du fer a du pain", dans le sens où à certains moments de l'histoire la force brutale décide du sort des revendications économiques. Doit-on pour cela discuter la culture de l'adversaire ? et lui concéder la liberté d'expression pour qu'ensuite il regagne, le fer à la main, la cause perdue ? Avec "un matériel tellement pauvre" (celui de leur époque) Babeuf et Blanqui avaient bien découvert que qui a du fer a de la science !

Aujourd'hui au contraire, on veut enseigner à la dictature la plus lâche des auto-limitations. Cette prétention stérilisante montre l'abîme qui sépare le marxisme de tous ces petits groupes qui s'en vont en pèlerinage chez Sa Sainteté extra-historique la Liberté d'Expression pour expier, le déshonneur apporté par la révolution, même stalinienne.

Il n'y a que des fauteurs de l'"activité consciente" pour soutenir cette balourdise ; liberté d'action, non ! Liberté d'expression, oui !

En effet, il ne s'agit pas seulement de réprimer les tentatives de sabotage et les conspirations dirigées contre le pouvoir prolétarien, mais de défendre, justement, la rigoureuse unité de doctrine du courant communiste, qui exclut tous les autres.

C'est surtout pour cela que (la question des formes de la dictature capitaliste d'Etat en vigueur en Russie mise à part) nous revendiquons la fonction du parti comme agent de la dictature.

Il serait vain de rogner ses griffes à la bourgeoisie et à plus forte raison au monstre tentaculaire et impersonnel du capital pour ensuite en respecter l'apologie verbale. Un vague "ordre" ouvriériste pourrait bien aller jusqu'à ce suicide, non la révolution prolétarienne qui vaincra au moment et dans la mesure

où le parti empêchera les idéologues et les cultures traditionnelles propres aux classes vaincues de s'exprimer librement en mettant le baillon à leurs représentants.

Les recherches ultra-modernes de nos barbaristes sur la dictature du prolétariat et le programme socialiste ne font donc que vider l'une et l'autre de tout sens pour retourner à une hypocrite joute d'idées qui ne diffère en rien de celle qu'exaltent les pires propagandes de la bourgeoisie occidentale.

La boucle se ferme comme il fallait s'y attendre : tout d'abord, on revendique une liberté et une démocratie "interne à la classe"; mais cela ne sert qu'à retomber en plein dans l'unique liberté, l'unique démocratie possibles avant une complète transformation communiste de la société, c'est à dire dans la démocratie et la liberté bourgeoises. Toutes deux coïncident d'ailleurs avec la dictature de la bourgeoisie qui, tandis qu'elle laisse piailler les brailleurs inoffensifs, enlève, in primis et ante omnia, justement la liberté d'expression à l'organisation révolutionnaire .

Nous vivons une époque défavorable à la classe prolétarienne, à la révolution et au parti révolutionnaire. Mais quand l'heure viendra, ces trois choses inséparables ressurgiront ensemble. Pour le moment, la tâche urgente est de mettre fin même au sein du petit mouvement que nous formons à toute velléité et à toute nostalgie de cette dissolvante liberté d'être bête.

THEORIE ET ACTIVISME (1)

(Réunion de Forli - Décembre 1952)

Théorie et action

1.- Dans la situation actuelle d'extrême déclin de l'énergie révolutionnaire, la seule tâche possible est celle qui consiste à examiner le cours historique de toute la lutte. Ce serait une erreur de définir cette tâche comme un travail de type littéraire ou intellectuel qu'on opposerait à on ne sait quelle intervention dans le vif de l'action des masses.

2.- Tous ceux qui, ayant constaté la banqueroute de la III^e Internationale, bien plus grave que celle de la seconde en 1914, admettent notre jugement critique selon lequel la politique actuelle des staliniens est tout à fait anti-classiste et anti-révolutionnaire, doivent se demander si quelque chose de ce qui était commun à nous à la plateforme de constitution du Komintern à Lénine, aux bolchevicks, aux vainqueurs d'Octobre, doit tomber? Non, répondons-nous ce qui doit tomber c'est seulement ce que la Gauche a eu depuis lors à combattre, tandis que doit rester en place tout ce que les Russes ont trahi par la suite.

3.- La grave erreur de manoeuvre durant le premier après-guerre devant l'hésitation du mouvement révolutionnaire, en Occident, se résume dans les vaines tentatives de forcer la situation vers la phase d'insurrection et de dictature en exploitant des ressources de forme égalitaire, démocratique et ouvriériste. Cette erreur largement perpétrée dans le soi-disant sein de la classe ouvrière sur la marge de contact avec les traîtres sociaux démocrates de la II^e Internationale, devait se développer vers une nouvelle collaboration de classe, sociale et politique, nationale et mondiale avec les formes capitalistes, et dans le nouvel opportunisme et la nouvelle trahison.

(1)- Cette question a été déjà traitée dans notre précédent bulletin mais principalement sous l'angle "philosophique-doctrinal". La traduction que nous publions ici en conservant le même titre concerne plus particulièrement la critique du volontarisme dans les situations politiques des deux après guerre et des mesures soi-disant transitoires que préconise l'opportunisme auxquelles nous opposons les vraies mesures révolutionnaires de la dictature du prolétariat.

4.- Pour vouloir gagner au parti international, solidement assis sur une théorie et une organisation affermisses, une influence plus étendue, on a accordé trop de place à des traîtres et ennemis, et on s'est retrouvé sans la majorité escomptée mais aussi sans le solide noyau historique d'antant.

5.- En 1946, à la fin de la seconde guerre mondiale, il était vain d'attendre une situation aussi fertile que celle de 1918 en événements révolutionnaires : la dégénérescence plus grande du mouvement prolétarien, l'absence de noyaux forts et capables de demeurer en dehors du bloc de guerre militaire politique et maquisard, la politique différente suivie par le capitalisme et reposant sur l'occupation militaire des pays vaincus, tout s'y opposait.

6.- De brusques retours des masses à une organisation d'assaut révolutionnaire n'étant pas convenables actuellement, le meilleur résultat que puisse apporter le proche avenir repose sur la réexposition des véritables buts et revendications prolétariennes et communistes, et sur la répétition des enseignements de cette leçon historique, à savoir qu'il faut considérer comme pur défaitisme toute improvisation tactique, changeant de situation en situation sous le prétexte d'exploiter des données qui n'auraient pas été prévues.

7.- Au stupide actualisme-activisme, qui adapte gestes et mouvements aux données immédiates d'aujourd'hui - véritable existentialisme du parti - on doit substituer la reconstruction du solide pont qui relie le passé au futur et les grandes lignes que le parti se dicte une fois pour toutes, en interdisant en même temps à ses membres, mais surtout aux chefs, toute velléité de recherche et de découverte de "voies nouvelles".

8.- Cette dernière mode, surtout lorsqu'en affirmant que l'action et la lutte sont tout, elle diffame et fuit le travail doctrinal et la restauration théorique - nécessaires aujourd'hui comme ils le furent pour Lénine en 14-18 - retombe ainsi dans la destruction de la dialectique et du déterminisme marxistes pour substituer à l'immense recherche historique des rares moments et points cruciaux sur lesquels s'appuyer, un obscur volontarisme qui n'est après tout que la plus grossière et la pire adaptation au statu quo et à ses misérables perspectives immédiates.

9.- Il est facile de réduire toute cette méthodologie de charlatans, non à de nouvelles formes d'une méthode politique originale, mais bien au contraire à la singerie d'anciennes positions anti-marxistes à la manière idéaliste de concevoir le de-

venir historique comme un événement échappant aux lois scientifiques et qui " a toujours raison " dans sa rébellion contre les règles et prévisions de la marche de la société humaine.

10.- Notre tâche consiste donc - à remettre au premier plan, à l'aide de nos classiques texte de parti, la vision marxiste intégrale de l'histoire et de son développement, des révolutions qui se sont succédées jusqu'à maintenant, des caractères de celle qui se prépare et qui verra le prolétariat moderne renverser le capitalisme et actualiser de nouvelles formes sociales ; - à représenter les revendications essentielles originales qui, dans leur grandeur et leur puissance, datent d'au-moins un siècle ; - à liquider ainsi les banalités qu'y substituent même ceux qui ne sont pas dans la ligne staliniste et qui débitent comme "communisme" des requêtes bourgeoises populaires et adaptées au succès démagogique.

11.- Un tel travail est long et difficile, il absorbe des années et des années ; d'autre part le rapport des forces de la situation mondiale ne peut se renverser avant des dizaines d'années. Il faut donc bannir et mépriser l'esprit d'aventure stupide et faussement révolutionnaire parce qu'il est justement l'esprit de qui ne sait pas tenir sur les positions révolutionnaires et abandonne la grande voie historique pour les chemins équivoques du succès à brève échéance, comme l'histoire des déviations politiques nous en offre tant d'exemples

Le programme révolutionnaire immédiat

1.- Lors de la gigantesque reprise, à l'échelle mondiale du mouvement révolutionnaire de l'autre après-guerre, qui s'est cristallisé en Italie dans le solide parti de 1921, il fut clair que le postulat urgent de toute la perspective est la prise du pouvoir politique, que le prolétariat ne prend pas ce dernier par la voie légale mais par l'insurrection armée, que la meilleure occasion s'en présente dans chaque pays à la suite de la défaite militaire et que la dictature du prolétariat est la forme politique consécutive à la victoire révolutionnaire. La transformation économique et sociale est une tâche ultérieure dont la dictature est la condition première.

2.- Le "Manifeste des Communistes" exposa clairement que les mesures sociales ultérieures devenues possibles ou "despotiquement" provoquées sont différentes selon le degré de développement des forces productives du pays où le prolétariat a vaincu et selon la rapidité d'extension d'une telle victoire à d'autres pays, très longue étant la voie au communisme intégral.

Le "Manifeste" indiqua les mesures adéquates, pour l'époque -1848 - au degré de développement des pays européens les plus avancés, et il insista sur ce fait qu'il ne s'agissait pas là du programme du socialisme intégral mais bien d'un groupe de mesures qu'il qualifia de transitoires, immédiates, variables et essentiellement "contradictoires".

3.- Par la suite - et ceci fut un des éléments qui trompa les partisans d'une théorie non-stable, continuellement réélaborée d'après les résultats historiques - nombres de mesures alors dictées à la révolution prolétarienne furent adoptées par la bourgeoisie elle-même en tel ou tel pays; l'instruction obligatoire, la Banque d'Etat, par exemple, et bien d'autres.

Ceci ne devait pas autoriser à croire que les lois et prévisions précises concernant le passage violent du mode de production capitaliste au mode socialiste fussent changées, avec toutes les formes économiques, politiques et sociales; cela signifiait seulement que la période immédiatement postérieure à la révolution se présentait désormais sous un jour différent et plus favorable : celui d'une économie de transition au socialisme précédant la période suivante du socialisme inférieur, celle-ci suivie à son tour de la dernière période, celle du socialisme supérieur au communisme intégral.

4.- L'opportunisme classique consistait à faire croire que toutes ces mesures, de la plus petite à la plus grande, l'Etat bourgeois pourrait les appliquer, sous la pression du prolétariat ou même grâce à la conquête légale du pouvoir par ce dernier. Si cela avait été vrai, ou bien ces diverses "mesures" s'avéraient compatibles avec le mode capitaliste de production, et le capitalisme ne les aurait adoptées que dans l'intérêt de sa propre conservation et pour éloigner la perspective de sa chute, ou bien elles ne l'étaient pas et l'Etat ne les aurait pas réalisées.

5.- L'opportunisme actuel, avec sa formule de démocratie populaire et progressive dans les cadres de la constitution parlementaire, a une tâche historique à la fois différente et pire. Non seulement il trompe le prolétaire en lui faisant croire que quelques unes de ses propres mesures puissent être englobées dans la tâche d'un Etat inter-classique et inter-partis (c'est-à-dire qu'il adopte le même défaitisme que les sociaux-patriotes d'hier et renonce aussi à la dictature) mais mieux encore il conduit les masses qu'il encadre dans une lutte pour des mesures "populaires et progressives" qui sont directement opposées à celles que le pouvoir prolétarien, depuis 1848 et le "Manifeste" s'est toujours fixées.

6.- Rien ne démontrera mieux toute l'ignominie d'une telle involution que l'énumération des mesures qu'il faudra substituer dans le futur, lors de la prise du pouvoir dans les pays de l'Occident capitaliste, à celles que proposait il y a un siècle le "Manifeste" et dont il faudra toutefois conserver les plus caractéristiques.

7.- La liste de ces mesures est la suivante :

- a/- désinvestissement des capitaux, c'est-à-dire destination d'une partie plus réduite du produit aux biens instrumentaux.
- b/- élévation des coûts de production pour pouvoir donner, jusqu'à la disparition du salariat, du marché et de la monnaie, de plus fortes paies pour un temps de travail inférieur.
- c/- rigoureuse réduction de la journée de travail, au moins à la moitié des heures actuelles, en absorbant le chômage et les activités anti-sociales
- d/- réduction du volume de la production, à l'aide d'un plan de sous-production qui la concentre dans les domaines les plus nécessaires; contrôle autoritaire des consommations, en combattant la mode publicitaire pour ceux qui sont inutiles et néfastes; abolition des activités assurant la propagande d'une psychologie réactionnaire.
- e/- rupture rapide des limites de l'entreprise
- f/- abolition rapide des systèmes d'assurances du type mercantile, pour leur substituer l'alimentation sociale des non-travailleurs à partir d'un niveau minimum.
- g/- arrêt des constructions de maisons et de lieux de travail autour des grandes villes et même des petites, comme point de départ vers la distribution uniforme de la population dans les campagnes. Réduction de la vitesse et du volume du trafic en interdisant celui qui est inutile.
- h/- ferme lutte pour l'abolition des carrières et titres, contre la spécialisation professionnelle et la division sociale du travail.
- i/- premières mesures immédiates pour soumettre au contrôle de l'Etat communiste l'école, la presse, tous les moyens de diffusion, d'information et les réseaux de spectacle et des divertissements.

8.- Il n'est pas étonnant que les stalinistes et leurs congénères réclament tout l'opposé, avec leurs partis d'Occident, non seulement dans les revendications "institutionnelles" c'est-à-dire politico-légales, mais aussi dans celles de "structure" c'est-à-dire économique-sociales. C'est ce qui permet leur action parallèle avec le parti qui régit l'Etat russe et ses satellites au sein desquels la tâche de transformation sociale consiste dans le passage du pré-capitalisme au plein capitalisme, avec tout le

bagage de requêtes idéologiques, politiques sociales et économiques toutes orientées vers le zénith bourgeois, réservant exclusivement leur horreur au nadir féodal et moyennageux. Ses sosies d'Occident sont des renégats d'autant plus répugnants que le danger féodal physique et réel encore pour la partie de l'Asie aujourd'hui en ébullition, est inexistant et faux là où se constate le triomphe de Sa Majesté le Capital d'Outre-Atlantique, et pour ces prolétaires qui sont écrasés sous sa botte civile, libérale et national-unitaire.

ELEMENTS DE L'ECONOMIE MARXISTE
(- IV -)

21. Durée de la journée de travail.

La durée de la journée de travail est variable. Elle a un minimum qui, en régime capitaliste, ne peut jamais atteindre le temps de travail nécessaire, et elle a un maximum qui dépend des limites physiques de la résistance du travailleur. En se plaçant pleinement sur le terrain de l'économie capitaliste, qui considère la force de travail comme une marchandise et le salaire comme un prix équitable, on peut dire que le travailleur, comme tout autre vendeur, a le droit d'être protégé par la loi pour déterminer quelle quantité de sa marchandise il peut vendre, c'est à dire le temps qu'il emploie à travailler dans une journée. S'il n'en était pas ainsi, non seulement le canon de l'égalité juridique des personnages présents sur le marché serait violé, mais encore l'organisme de l'ouvrier s'affaiblirait et le nombre d'années pendant lesquelles il possède l'intégrité de sa force de travail diminuerait; ce qui équivaldrait à soustraire à l'ouvrier une grande partie de sa seule propriété privée : la force de travail. En outre l'amointrissement physique de la classe ouvrière se retournerait à longue échéance contre les capitalistes eux-mêmes, bien que chaque entrepreneur en particulier n'entrevoit rien d'autre que la chasse au temps de travail maximum.

D'où une lutte pour la limitation légale de la journée de travail, largement décrite par Marx dans des chapitres du Capital qu'il serait plus nécessaire de mettre à jour que de résumer.

Il est plus intéressant de voir à quelles conclusions théoriques aboutit cette exposition. Loin de conclure par l'apologie de la loi sociale, Marx ironise sur la réduction du pompeux catalogue des "droits de l'homme" à ce mesquin résultat: le travailleur saura maintenant pendant combien de temps il s'est "librement" vendu, et combien de temps lui appartient encore. Mais ce résultat, s'il empêche l'anéantissement physique de la classe ouvrière, n'empêche pas, comme nous le savons, que même dans le temps légalement vendu une grande partie (surtravail) soit du temps de travail non payé.

Ce qu'il faut aux ouvriers (Ch. X. 7) ce n'est pas de savoir quelle est la limite de la journée de travail mais c'est " que par un grand effort collectif, par une pression de classe, ils dressent une barrière infranchissable, un obstacle social qui leur interdise de se vendre au capital par "libre contrat". Ces mots ne doivent pas être interprétés dans le sens banal de l'introduction de la journée légale de travail ou du contrat collectif, ou même du salaire fixé par la loi, mais dans le sens de l'abolition historique du principe qui fait du travail une marchandise et de la possibilité de vendre librement ne serait-ce qu'une seule heure de travail, c'est à dire dans le sens de l'abolition du capitalisme.

22. Surtravail et capitalisme.

Nous avons dit que la plus-value apparaît avec le régime capitaliste dans le sens précis où la plus-value est une différence de valeur qui apparaît après une série d'échanges sur le marché.

Mais même avant que la force de travail ne soit traitée comme une marchandise sur les marchés (libres), le travailleur était contraint sous diverses formes à fournir de larges parties de son temps gratuitement (surtravail). Comme par exemple dans l'économie esclavagiste, terrienne, etc. Pourtant Marx observe que lorsque la forme d'une société n'est pas mercantile ou ne l'est que faiblement, c'est à dire lorsque les marchandises sont recherchées plus pour leur valeur d'usage que pour leur valeur d'échange, l'organisation sociale n'engendre pas une faim de surtravail trop excessive. Le propriétaire d'esclaves n'a pas intérêt à les faire travailler au-delà d'une certaine limite, parce qu'en général il consomme et ne vend pas les produits du travail de l'esclave, alors qu'il devrait payer en argent un nouvel esclave si le premier mourait ou devenait invalide. Le propriétaire féodal fait travailler gratuitement le paysan sur sa propre terre les jours de corvée; bien que ce travail apparaisse comme inhumain, il produit un taux de surtravail inférieur à celui du capitalisme moderne (Ch. X. 2)

23. Le capital et la plus-value.

Jusqu'à ce point l'analyse a été conduite en supposant que le capitaliste paie toujours la force de travail au même prix (salaire constant), et que ce prix en exprime exactement la valeur.

Si ces conditions sont respectées, c'est à dire si le temps de travail nécessaire reste inchangé, et comme la plus value est donnée par l'expression :

capital variable x taux de la plus value (pl')

le capital pour satisfaire son besoin d'obtenir le maximum de plus-value ne peut suivre qu'une de ces deux voies :

1°/- accroître le taux de la plus-value c'est à dire le surtravail c'est à dire la durée de la journée de travail - mais nous avons déjà vu qu'elle tend historiquement à diminuer :

2°/- augmenter le capital variable, ce qui ne peut se faire qu'en augmentant le nombre des ouvriers. Par suite le capital fait continuellement de nouveaux pas en avant, transformant en ouvriers les artisans, les petits propriétaires, etc., exploitant l'augmentation de la population, l'urbanisme, la colonisation. Toutefois malgré cette tendance à l'augmentation de la masse du capital variable, seul moyen pour augmenter la masse de la plus value, on voit que le capital est toujours plus contraint, dans la production moderne, à prendre la forme de capital constant. Mais l'analyse ultérieure montrera que cette contradiction avec la loi de la dépendance entre capital variable et plus-value n'est qu'apparente (1).

(1)- Puisque la plus-value accumulée devient un nouveau capital et que la plus-value naît du capital investi dans le travail, il y a une limite à l'accumulation donnée par la potentialité de toute la population travailleuse. Cette limite tend à augmenter avec le nombre des habitants de la terre, l'extension des aires dans lesquelles s'est diffusée la "civilisation" capitaliste, et la proportion des prolétaires par rapport à l'ensemble de la population déterminée par l'expropriation progressive des classes moyennes.

Mais ne semble-t-il pas que l'énorme masse des capitaux constants c'est à dire des capitaux représentés par des installations et par des réserves de marchandises (produits) ont crû dans le monde moderne d'une façon plus puissante encore que la masse des journées de travail mises à la disposition du capital ? et ceci ne contredit-il pas la construction marxiste ?

Nous ne voulons certes pas ici répondre à une telle question puisqu'il nous faut auparavant exposer et comprendre toute la doctrine de l'accumulation (section VII) et également la théorie de l'école marxiste sur l'impérialisme.

Mais il est intéressant de considérer quelle solution "conservatrice" c'est à dire qui prolonge la durée du cycle capitaliste est fournie par la "destruction" du capital constant produit-installations et réserves - et la réduction de pays déjà riches et avancés dans le domaine industriel à l'état de pays sous développés par la dévastation des installations (fabriques, voies ferrées, navires, machines, constructions de tous genres, etc...)

(voir suite page suivante)

Etant bien entendu que la formation de plus-value est la caractéristique du capitalisme, on peut faire quelques autres observations sur les conditions initiales nécessaires pour qu'apparaisse le phénomène capitaliste. Le futur patron doit avoir des moyens financiers suffisants pour occuper un nombre minimum d'ouvriers tel qu'il lui garantisse une plus-value suffisante non seulement pour améliorer sa teneur de vie personnelle mais encore pour lui permettre de mettre de côté une somme d'argent à transformer ultérieurement en capital.

Ces minima sont très variables avec les conditions sociales; nous avons ici un exemple de distinction purement quantitative qui donne lieu à une différence qualitative (entre l'artisan ou le maître de boutique et le capitaliste).

Par suite la transformation technique des procédés de production n'est pas une condition indispensable à l'établissement de rapports capitalistes. Le capitalisme est né en utilisant la technique traditionnelle. Par la suite seulement sont venues les révolutions dans le domaine de la technique, le machinisme et l'emploi des forces mécaniques. De telles innovations, pour nous, d'une part sont développées sur un rythme toujours plus accéléré par les nécessités mêmes du capitalisme, et d'autre part, constituent autant de conditions qui rendent possible, techniquement et économiquement, l'abolition du capitalisme lui-même.

(1) - Ainsi la reconstitution de cette masse énorme de capital mort impulse une course folle à l'investissement de capital variable, c'est à dire de travail vivant et exploité.

La guerre se charge d'effectuer cette élimination d'installations et de réserves de marchandises, tandis que la destruction de travailleurs n'entame pas leur production par suite de la prolifération de l'animal-homme.

On s'installe ensuite dans la très civilisée reconstruction (la plus grande affaire du siècle pour les bourgeois, et que nous, élèves de Marx, considérons comme un aspect de la barbarie capitaliste plus criminel encore que la destruction en temps de guerre elle-même) basée sur la faim insatiable de nouvelle plus-value.

SECTION IV

24. La plus-value relative

Dans toute science, dans le but d'analyser un phénomène qui présente en général plusieurs grandeurs variables, on simplifie tout d'abord le problème en n'en faisant varier que quelques unes et en considérant les autres comme constantes. Ainsi, par ex. la loi de la chute des corps prend une forme plus simple lorsque l'on suppose constante l'accélération de la pesanteur, c'est à dire l'intensité de l'attraction terrestre. Mais si l'on fait un pas en avant et que l'on considère que le corps pesant tombe non plus d'une petite hauteur mais, par ex. de l'orbite lunaire, on observe qu'au cours de la chute, pendant que la distance entre le corps pesant et le centre de la terre varie, la force attractive et l'accélération croissent. Puisque l'on sait suivant quelle loi se fait cette variation (à savoir proportionnellement aux carrés des distances), on sait étudier la chute à accélération variable comme celle d'accélération constante, avec cette seule différence que les résultats seront plus complexes. D'une manière parfaitement identique, tandis que nous avons étudié jusqu'à présent la production de la plus-value dans l'hypothèse de la constance de toutes les valeurs, c'est à dire des marchandises, de l'or, de la force de travail (ce qui signifie que nous supposons inchangé le quantum de travail moyen nécessaire à produire les différentes marchandises, l'or et les moyens de subsistance), nous pousserons maintenant l'analyse plus en avant et nous supposerons que la valeur d'échange des moyens de subsistance nécessaires du travailleur donc la valeur de la force de travail et le salaire, puissent varier.

Dans l'analyse précédente, la quantité du capital, le nombre des ouvriers, la durée de la journée de travail et le temps de surtravail étaient variables, le travail nécessaire restant invariable. Nous avons vu que la plus-value ne pouvait croître que par l'augmentation du taux lui-même ou de la masse du capital variable, chose qui n'est rendue possible que par l'accroissement du nombre des ouvriers. La plus-value produite dans cette première hypothèse est appelée par Marx plus-value absolue.

Nous supposerons maintenant que puisse varier avec la valeur d'échange des moyens de subsistance, le salaire et donc le temps de travail nécessaire. Nous appellerons plus-value relative celle qui est produite, non plus par le simple prolongement de la journée de travail, mais par la diminution du salaire et du temps de travail nécessaire.

Nous n'examinerons pas encore le cas d'une réduction de salaire imposée alors que la valeur de la force de travail reste constante. Ce fait est loin d'être rare, mais il présente toutefois un caractère d'exception par rapport à la généralité de notre recherche. Nous parlons d'une diminution de salaire à parité de consommation du travailleur, par suite de la baisse du coût (valeur) de ce qu'il consomme. Ceci ne peut résulter que d'une augmentation de la productivité du travail dans les entreprises qui produisent les moyens de subsistance. Pour que surgisse la plus-value relative, il est nécessaire que soit accrue la productivité du travail, non pas pour des marchandises quelconques, mais pour des marchandises qui entrent dans la subsistance des travailleurs.

Bien que nous ayons continuellement traité la valeur de la marchandise produite dans l'entreprise capitaliste, en vue de la vente, comme une constante, nous pouvons faire cette objection : comment s'explique-t-il que le capitaliste qui peut introduire une innovation technique augmentant la productivité du travail réalise un plus haut profit - bien que le salaire et tous les autres temps de travail nécessaires restent inchangés? Dans un tel cas et pendant un certain temps le capitaliste pourra vendre à l'ancien prix plus élevé, ou légèrement au-dessous; en effet, puisqu'il réussit à produire davantage et qu'il doit conquérir un marché plus étendu, il faut qu'il élimine d'autres producteurs par une diminution relative des prix. Mais un tel bénéfice sera transitoire car la concurrence contraindra rapidement ses rivaux à introduire la nouvelle méthode de production et le contraindra lui-même à adopter un prix plus bas. Pour qu'elle puisse abrégier le temps de travail nécessaire, l'augmentation de la productivité devra toucher les marchandises qui font partie des moyens de subsistance du travailleur : on aura alors une augmentation définitive de la plus-value à condition toutefois que la classe ouvrière ne parvienne pas à élever sa teneur de vie, c'est à dire la masse de sa consommation, autre variation de grandeur qui reste étrangère à notre examen pour l'instant.

De toutes les façons, dans notre cas du capitaliste qui a transformé sa technique, même dans la période transitoire il n'a fait qu'élever la valeur "d'usage" de la force de travail de ses ouvriers par rapport à la moyenne sociale; ils lui fournissent non pas un travail simple, mais un travail complexe, et donc de valeur supérieure pour chaque heure d'application. Voilà comment sans changer le salaire, on a diminué le temps de travail nécessaire (qui serait celui pendant lequel le travailleur reproduirait son salaire s'il pouvait vendre lui-même les produits, en recevant le bénéfice du perfectionnement évidemment). Par suite,

même dans cette période transitoire, la plus grande plus-value résulte d'un plus grand surtravail.

25. Collaboration.

Les étapes au-travers desquelles le capitalisme réalise continuellement une plus grande plus-value relative en augmentant la productivité du travail au-delà des limites que pouvait atteindre le travailleur indépendant, peuvent être réduites à celles-ci: collaboration des ouvriers, manufacture, machinisme.

On peut déjà réaliser une augmentation de la productivité en prenant les métiers tels qu'ils sont en régime de production artisanale avec la même répartition, la même capacité de travail et les mêmes instruments ou outils des travailleurs de chaque métier, par le seul fait de réunir pendant le temps de travail un grand nombre d'ouvriers. Ceci permet non seulement de compenser les écarts individuels, en plus ou en moins, à la puissance moyenne de travail, mais surtout d'exécuter les mêmes opérations en un temps plus court.

Nous avons ainsi la collaboration simple, qui accepte sans encore la modifier la même division technique du travail qui avait été réalisée par le régime artisanal. Toutefois la collaboration élève le rendement moyen du travail humain: c'est là un bénéfice social, le premier dont il faut attribuer le mérite historique au capitalisme; celui-ci pourtant ne réalise pas la collaboration sous l'influence de cette impulsion sociale, mais seulement dans le but d'intensifier la production de plus-value.

D'autre part, il ne faut pas croire que le régime capitaliste est indispensable à la société qui entend jouir du bénéfice de la collaboration. Les régimes antiques dans lesquels les chefs militaires, dynastiques ou sacerdotaux pouvaient disposer de grandes masses de force de travail (Assyriens, Egyptiens, etc...) nous ont donné des exemples de collaboration sur une vaste échelle. De même on doit présumer que, si on ne peut produire de la plus-value sans collaboration, on pourra conserver cette conquête sociale qu'est la collaboration tout en dépassant le stade de la production de la plus-value (1).

(1)- Nous avons préféré au terme coopération qui pouvait créer quelques confusions avec les organisations coopératives de production - phénomène plus que secondaire vis à vis des innombrables entreprises capitalistes privées- le terme de collaboration, en espérant qu'il n'y ait pas d'équivoque avec l'expression bien connue de collaboration de classe.

26. Manufacture

Lorsque l'on passe à la manufacture, on constate un changement radical : la technique productive des artisans n'est pas changée en substance, mais la vieille division du travail, est révolutionnée dans le sens d'une augmentation de la productivité.

La manufacture réalise ceci de deux manières : 1. Pour produire des objets qui nécessitent l'intervention de divers métiers (par exemple, le carrosse qui nécessite l'intervention du forgeron, du menuisier, du tailleur, du peintre, etc...) ces ouvriers sont réunis dans le même atelier où ils exercent toujours, non plus tout leur métier, mais seulement cette activité particulière qui est nécessaire à l'objet en question. Dans ce premier cas, la manufacture réunit divers métiers séparés tout en restreignant énormément la sphère d'application de chacun d'eux. Chaque ouvrier acquiert ainsi une plus grande habileté et une plus grande productivité dans la fonction spéciale sur laquelle se concentre son activité. 2. Pour produire un objet qui auparavant nécessitait le travail d'un seul métier (ex. de l'épingle) la manufacture fractionne les différentes opérations successives de ce métier en les confiant à des ouvriers qui se spécialisent. Ainsi un métier est divisé en de nombreux autres.

Dans l'un comme dans l'autre cas, parallèlement à la spécialisation de l'ouvrier on a une spécialisation de l'outil qui, devant servir à une seule opération, prend la forme qui permet de l'accomplir plus rapidement.

Ces deux formes s'appellent forme hétérogène et forme organique de la manufacture.

La manufacture diminue le temps de travail nécessaire, non seulement pour les raisons déjà signalées, mais encore parce qu'elle crée une distinction que le régime artisanal du moyen-âge tentait de repousser : la distinction entre ouvrier spécialisé et manoeuvres, qui accomplissent mécaniquement toujours les mêmes gestes.

Pour cette seconde catégorie par l'élimination ou la diminution des frais de la période d'apprentissage, on a une diminution de la valeur de la force de travail et une augmentation de la plus-value.

La manufacture représente un pas en avant dans la division du travail. Mais c'est là un processus qui a débuté bien avant la manufacture et que l'on peut examiner vis à vis du complexe de la société.

La base fondamentale d'une division du travail, qui s'accompagne nécessairement de l'échange des marchandises, réside essentiellement dans la séparation de la ville et de la campagne. Ce fait est déjà avancé à l'intérieur de l'économie féodale: tandis que les paysans restent disséminés sur le territoire dont le féodalitaire est l'arbitre, les artisans se concentrent dans la ville avec un système de vie matérielle, intellectuelle et politique tout différent.

Tandis que cette division du travail artisanal suppose une grande dissémination des moyens de production entre de très nombreux producteurs - commerçants indépendants, la division du travail de type manufacturier exige la concentration de nombreux moyens de production entre les mains de quelques capitalistes.

Ne serait-il pas possible de concilier le grand avantage de la division sociale du travail avec une organisation sociale générale sans capitalisme? Non seulement ceci est possible comme programme de l'avenir, mais encore il existe des exemples dans le passé de communautés vivant sur la base d'une division du travail organisée entre les métiers et une possession commune de la terre (Inde antique, etc...)

C'est pourquoi Marx dit que, tandis que la division sociale du travail se trouve dans les formes les plus différentes de société, la forme manufacturière est une caractéristique du capitalisme, mais ses bienfaits réels survivront au capitalisme lui-même.

Les vieux économistes exaltent la division sociale du travail, car elle augmente le rendement de l'activité humaine: ils ont plus en vue la qualité et la valeur d'usage que la quantité et la valeur d'échange.

Avec l'époque manufacturière apparaît l'économie politique comme science spéciale.

Ses auteurs voient les questions du point de vue capitaliste, c'est à dire qu'ils considèrent la division du travail comme un moyen pour produire davantage, augmenter la plus-value et l'accumulation du capital, ce qu'ils appellent élever la richesse nationale.

27. Machinisme

La manufacture, née sur la base étroite des vieux métiers devient bien vite insuffisante et l'on passe à l'étape du machinisme

qui débute par l'apparition d'usines mécaniques où l'on emploie les outils et les premiers appareils plus complexes déjà adoptés dans quelques manufactures.

L'introduction de la machine qui, à son tour (comme les deux premières étapes : collaboration et manufacture), représente un pas en avant décisif pour le rendement du travail humain social, est déterminée par la tendance capitalistes à diminuer le prix des marchandises et à produire davantage de plus-value relative.

Ce que l'on appelle machine dans le sens économique ne peut pas être confondu avec la machine au sens mécanique ou physique, c'est à dire avec tout dispositif qui modifie l'intensité, la direction ou le point d'application de la force qui y agit. Le coin, le levier, etc.. sont des machines au sens physique, mais ne sont que de simples outils du point de vue économique. On ne peut pas non plus définir simplement la machine comme un appareil mû, non par l'homme, mais par d'autres agents : l'animal, l'eau, la vapeur, etc. En parlant des machines, nous distinguons machines-outils et machines motrices. Celles-ci fournissent, au moyen d'agents mécaniques ou de l'énergie calorifique, chimique, électrique, etc.. un mouvement donné qui, transmis convenablement, met en action la machine-outil (ou machine opératrice) de manière à ce que celle-ci exécute des actions et des mouvements confiés auparavant à l'homme utilisant un outil relativement simple.

Mais même les machines-outils qui utilisent la force humaine comme force motrice méritent économiquement le nom de machines en tant que l'homme accomplit un mouvement simple et continu.

Dans ce cas, l'intervention humaine devient purement accidentelle, car elle peut être remplacée par un moteur mécanique, comme l'on peut appliquer un moteur électrique à une machine à coudre.

Il est bien entendu que, suivant les cas, l'ouvrier continue d'intervenir, soit pour guider ou rectifier le mouvement de la machine-outil, soit pour diriger la force motrice: par exemple en guidant l'étoffe qu'il fait coudre sous l'aiguille de sa machine ou en actionnant l'interrupteur du petit moteur.

Les premières machines furent opératrices et l'ouvrier devait fournir l'énergie physique pour les mettre en mouvement; puis l'on commença à substituer l'animal à l'homme, on utilisa la très vieille pratique qui consiste à tirer l'énergie des cours d'eau et du vent, mais la véritable révolution mécanique fut réalisée par l'invention de la machine à vapeur, capable d'actionner en même temps un grand nombre de machines-outils. Par la suite est

venue l'application industrielle de l'électricité qui permet d'utiliser à distance l'énergie hydraulique.

Il se pose la question de savoir si notre théorie de la valeur, effet du travail, et de la plus-value, effet du sur-travail, réussit à traduire convenablement le fait économique de l'emploi des machines et à expliquer que cet emploi est le fondement de la plus-value relative.

La machine prend place parmi les éléments du capital constant. C'est à dire qu'elle transmet au produit une partie de sa propre valeur. Cette fraction de valeur est d'autant plus petite que la résistance à l'usure et la durée de service de la machine est plus grande; de même cette fraction de valeur est d'autant plus grande que la machine consomme plus de combustible de lubrifiant, etc.. (nous compterons la valeur du combustible du lubrifiant, etc... parmi celle des matières premières (indirectes) qui vont s'incorporer au produit comme capital constant) Donc la machine semblerait ajouter quelque chose à la valeur et au prix du produit.

La valeur de la machine dépend pour nous du travail social moyen nécessaire à sa production. Moins la machine est coûteuse, moins elle consomme à parité d'énergie, et plus elle est productive, en ce sens qu'elle entre pour une faible part dans la valeur du produit.

Il est indubitable que la machine contient plus de travail et qu'elle est beaucoup plus coûteuse que les simples outils de l'artisan ou même de la manufacture.

Donc dans le machinisme le moyen de travail semblerait prendre une plus grande part à la formation de la valeur du produit. Pourtant en compensation de ce fait, il se vérifie une diminution des frais de salaires, la machine se substituant, à parité de produit, à un grand nombre de travailleurs, de telle sorte que l'on peut avoir, dans l'ensemble une diminution de la valeur du produit, Donc, bien que les installations productives du machinisme entraînent une dépense plus grande que celles de la manufacture pour la même valeur de produits, si le rendement du machinisme est tel que la valeur (somme de travail nécessaire) des produits diminue, le coût des installations mécaniques calculé en valeur absolue pourra diminuer.